

# Le tour de l'horloge



**Marc-Philippe NANQUETTE**

*Je n'ai absolument pas peur de la mort,*

*A une condition, c'est qu'elle m'oublie*

Le jour tombe tôt en décembre. Une nuit presque sans lune, noire, angoissante. Je dois être rentré avant vingt et une heures. L'aide-soignante qui assiste maman en mes absences est compétente mais aussi très à cheval sur les horaires. Je la comprends, elle a une vie de famille.

Elles ont du mérite ces femmes. Ce n'est pas toujours facile de s'occuper d'une personne en phase terminale de la maladie d'Alzheimer.

Cette maladie est terrible elle détruit les facultés cognitives, dissout la mémoire, transforme le patient en légume et il arrive même parfois que ce dernier devienne agressif.

Heureusement ce n'est pas le cas de ma mère, mais tout de même elle est complètement dépendante. Il lui faut quelqu'un 24h/24h. J'ai deux personnes qui se relaient de huit heures, à vingt et une heure.

Depuis un peu plus d'un an, je n'ai plus de vie personnelle.

Il m'arrive à souhaiter qu'elle parte, et pourtant, je l'adore ma mère. Souffre-t-elle ? Est-t-elle consciente de son état. Les médecins prétendent que non.

Ses yeux se sont vidés de toute expression, pourtant parfois j'y perçois comme une vague lueur. Me reconnaît-elle ? Je ne pense pas.

Il a neigé en milieu de journée, les chasse-neiges sont passés, la route est dégagée. Seules quelques petites congères du côté du ravin persistent. J'enchaîne les virages. Je les connais par cœur, tout comme les rochers au bord de la route.

Les méandres se succèdent les unes aux autres, dans dix minutes je serai à la maison. Olga pourra rentrer chez elle. J'accélère encore. Le moteur de la voiture est souple, il répond bien.

Attention déjà l'épingle à cheveux en approche, double débrayage je rétrograde.

Une plaque brillante. Trop tard.

\*

Mais que font-ils tous autour de moi, des hommes, des femmes en blouses vertes.

Je suis allongé sur une sorte de table avec une énorme lumière au-dessus de moi constellée de milliers d'étoiles.

Ils s'affairent et parlent très peu. Un homme à lunettes, coiffé d'un curieux calot vert et le visage dissimulé par un masque de même couleur donne des ordres, secs, précis "écarteur, bistouri, pinces" les autres s'exécutent avec célérité, eux aussi sont chapeautés et masqués de même couleur. Ça me fait penser à un ballet de marionnettes.

Je n'ai pas la mémoire de ce qu'il s'est passé.

Maintenant je suis dans un lit.

Des tuyaux : j'en ai dans le nez, dans la trachée, des perfusions m'empêchent de faire un geste.

Je voudrais parler, aucun son ne sort. Je voudrais bouger, impossible, mes muscles ne répondent plus. J'entends ce qui se passe autour de moi, mais c'est tout.

J'ai laissé un corps dans ce lit. Ma fille est près de mon corps, elle interroge le chirurgien.

- Je ne peux pas vous répondre Madame, nous avons pu réduire les fractures et ponctionner l'œdème au cerveau, mais votre père est dans un coma profond.

*Quand en sortira-t-il ?*

*On ne peut rien dire.*

*En sortira-t-il seulement. Y aura-t-il des séquelles ?*

*Il est trop tôt pour se déterminer.*

*Rentrez chez vous, vous ne pouvez rien pour lui. Nous vous tiendrons au courant.*

Tout à coup le plafond vacille, les murs se rapprochent. Ils forment une sorte de tunnel.

J'ai l'impression de flotter. Je suis dans ce tunnel, je flotte en avançant vers un halo lumineux irradiant le bout de ce couloir.

Je suis assis dans l'herbe, dans une grande clairière. Des collines au loin viennent se jeter dans ce qui semble être un lac. La végétation est luxuriante.

Tout à coup, un homme, très jeune, environ vingt-cinq ans en robe noire bordée d'hermine blanche se présente à moi.

Monsieur Paul Sercuse, je suis Maître Leclerc. Je viens d'être commis d'office afin d'assurer votre défense, vous allez paraître devant le Tribunal des morts.

Nous allons devoir passer toute votre vie en revue. Vous aurez à justifier nombres de vos actes, de vos décisions, de vos prises de positions, de vos mensonges, de vos pleutrerries. Mais vous pourrez aussi faire

valoir tout ce que vous avez fait de bien, de constructif, tout ce qui a pu, grâce à vous, rendre les autres humains heureux.

- *Les avez-vous aidés ?*
- *Les avez-vous secourus ?*
- *Les avez-vous compris ?*
- *Les avez-vous accompagnés ?*
- *Il ne faudra rien oublier.*

Nous avons peu de temps pour préparer votre défense, et nous aurons en face de nous la plus terrible des accusatrices, la plus terrible des Procureurs, celle que l'on surnomme la "*Dame à la faux*". Elle ne nous fera aucun cadeau.

De plus les jurées qui sont au nombre de sept, que des femmes, ne sont pas souvent acquises à l'accusé.

Seul le Président du tribunal est impartial. Il s'appelle Dieu.

Mais je vais vous parler un peu de ces jurées femmes :

Il y a :



***Superbia*** : Elle représente l'orgueil qui est le fait de s'attribuer des qualités que l'on n'a pas. L'orgueilleux se croit supérieur et plus méritant que tous les autres individus, qu'il méprise. Il existe différentes formes d'orgueil : La vantardise, la vanité, l'opiniâtreté, la présomption, la supériorité, l'ambition et l'hypocrisie. L'orgueil trouve ses origines dans les relations de l'âme avec Dieu. L'orgueil apparut à l'instant où Satan étant jaloux du bonheur d'Adam et d'Eve réussit à les détourner de Dieu. En effet, il leur fit croire que s'ils mangeaient du fruit défendu (la pomme), ils deviendraient comme Dieu.

***Avaritia*** : elle s'attache de façon compulsive aux richesses matérielles. L'avarice peut s'expliquer par l'angoisse de manquer de quelque chose, ou d'aimer profondément l'argent. En accumulant les richesses, l'avare se sent protégé, en sécurité.

***Invidia*** : elle représente l'envie qui est le sentiment que l'on ressent lorsque l'on convoite le bien d'autrui. Le péché d'envie à l'avarice.

***Ira*** : elle juge du débordement désordonné de l'esprit vers la violence. La colère dérange l'entourage. La colère a six filles : La querelle, l'indignation, l'excitation de l'esprit, l'outrage, la clameur, le blasphème.

***Luxuria*** : elle appréhende la jouissance désordonnée dérégulée. La recherche de l'amour physique, des plaisirs sensuels, une sorte de débauche. Il existe plusieurs formes de débauches :

- La fornication : rapport sexuel entre deux personnes non mariées.
- Le stupre : débauche, action honteuse.
- Le rapt : enlèvement illégal
- L'adultère : rapport sexuel consentant d'une personne mariée avec une personne autre que son conjoint.
- L'inceste : relation sexuelle entre proche parents.
- Le sacrilège : atteinte portée à quelqu'un particulièrement digne de respect.

- La bestialité : rapport sexuel avec un animal ou personne se comportant comme une bête.
- La sodomie : rapport anal
- L'onanisme : (masturbation masculine ou contraception naturelle avec éjaculation de l'homme en dehors du vagin de la femme= inutile).
- L'impureté

***Acedia*** : elle s'attache à juger de l'amour immodéré du repos qui nous pousse à omettre ou à négliger nos devoirs, plutôt que de nous faire violence pour les remplir. A l'origine la paresse qualifiait la paresse spirituelle, c'est à dire le fait de se désintéresser de tout, de ne croire en rien ou de ne pas avoir la foi.

**Gula** : Elle définit l'envie désordonnée de manger ou boire quelque chose que l'on aime sans en avoir le besoin, c'est à dire en l'absence de faim ou de soif. Selon l'épicurisme, la gourmandise s'oppose à la recherche du bonheur car habitué à un plaisir non nécessaire.

\*

Sachez que vous pouvez encourir une peine pouvant vous mener au Purgatoire, mais aussi en Enfer. Je vous informe que dans certains cas, plus rares du reste, quelques humains gagnent le Paradis. On en a même vu, mais alors là c'est tout à fait exceptionnel, qui étaient autorisés à retourner sur terre. Au vu de leurs déclarations, ils n'avaient pas terminé la mission que le Grand Architecte de l'Univers leur avait confiée lors de leur séjour terrestre.

Vous allez donc me parlez de vous, de vos actes, aussi loin que vous vous remémorez les faits. De votre plus tendre enfance à ce jour. N'omettez rien Monsieur Sercuse, car le tribunal sait tout de vous et essayer de lui cacher quelque chose ne pourrait que vous desservir.

\*

Je suis mal. Assis sur une chaise bancale, en bois, dure.

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis là, car il semblerait que la notion de temps et d'espace n'existe pas, ou pour le moins qu'elle soit très différente de celle que j'avais avant de quitter ce corps que non seulement je ne sens plus, mais que de plus je n'arrive plus à matérialiser.

Comment étais-je ?

Grand, petit, mince, gros, avec des cheveux, chauve, avec une barbe, imberbe, plaisais-je aux femmes ?

Avais-je du succès ?

Avais-je du charme ?

Étais-je ce que l'on appelle intelligent ?

Mais qui étais-je ? Physiquement.

J'ai beau essayer de me rematérialiser, de redevenir sensible, concret, mon esprit ne répond pas.

Et pourtant je suis mal, assis sur cette chaise en bois, atrocement (afin de marteler la situation) dure. Alors que se passe-t-il ?

J'ai bien compris que j'avais laissé cette enveloppe charnelle en bas sur cette table, entouré de ces hommes en vert et ensuite sur ce lit avec des tubes sortant de presque tous mes orifices.

Alors pourquoi est-ce que je me sens meurtri au niveau de ce qu'était mon séant postérieur. Je n'ai plus de postérieur fessier.

Il faudra bien que l'on m'explique.

En attendant... j'attends. A côté de moi, Maître Leclerc, cet étrange avocat, commis d'office me parle, me parle, me parle, il n'arrête pas de parler. Je ne fais même pas attention à ce qu'il dit, trop occupé que je suis à m'imprégner de ce que je perçois, de ce qui m'entoure, de ce que j'imagine.

\*

Elles sont là, à gauche, assises derrière un balustre. Elles sont sept. Elles n'ont pas l'air aimable. Je m'interroge. Pourquoi ne sont-elles que des femmes, et pourquoi n'y a-t-il pas d'hommes. Est-ce que lorsque c'est une femme qui est à ma place, ce ne sont que des hommes qui la jugent ?

En dehors de ces femmes en face de moi, derrière une sorte de bureau. Pas une écritoire ou un pupitre, pas un secrétaire, non un bureau, un peu comme un bureau scolaire, mais à trois places entièrement en bois, légèrement incliné, et derrière sont assis trois hommes.

Inquiet Je regarde Maître Leclerc. Il m'explique que celui du milieu c'est Dieu, qu'à sa droite c'est son fils Jésus le Christ et qu'à sa gauche c'est Saint Pierre.

Et pourquoi ce tribunal est vide ? Pourquoi est-ce un huis clos ?

Je n'ai pas le temps de comprendre que déjà la procureure, "*La dame à la faux*" le regard pénétrant, piquant, menaçant, m'interpelle.

Monsieur Sercuse vous avez péché par orgueil. L'orgueil est le plus terrible des sept péchés capitaux et savez-vous pourquoi ? Certainement pas ! grommelle –t-elle avec un vilain rictus, et bien je vais vous le dire ajoutez-elle, menaçante ! Car même si vous l'avez appris, au catéchisme par exemple, il est de mon devoir de vous le répéter

L'orgueil trouve son origine dans les relations de l'âme avec Dieu. L'orgueil apparut à l'époque où Satan qui était jaloux du bonheur d'Adam et Eve a réussi à les détourner de Dieu En effet, il leur a fait croire que s'ils mangeaient du fruit défendu (la pomme) ils deviendraient comme Dieu. C'est ainsi que Adam et Eve furent emportés par Satan dans la révolte orgueilleuse

Or, vous Monsieur Sercuse vous avez souvent eu une opinion très avantageuse de votre valeur personnelle, le plus souvent



exagérée, et ceci aux dépens de la considération due à autrui.

Pendant toute votre adolescence et plus tard, encore jeune homme vous avez voulu avoir raison de tout en toutes circonstances Interrompant vos interlocuteurs, leur assénant ce que vous pensiez être des vérités, qui n'étaient en fait que votre opinion sans tenir compte de celles des autres. Vous cherchiez à cacher vos souffrances, vos peurs, votre fragilité, votre autodidactie, vos lacunes, vos incompétences.

Vous refusiez de prendre l'autre en compte.

C'est d'ailleurs ainsi que vous avez raté vos nombreux mariages, mais nous reviendrons là-dessus plus tard.

Qu'avez-vous à dire pour votre défense M. Sercuse ?

Que pourrais-je dire madame la Procureure ?

Que pourrais-je dire pour ma défense ?

Car je ne pense pas qu'il y ait matière à ce que je me défende. Vous avez vous même établi les états vis à vis desquels je cherchais à me positionner.

Vous avez dit que je cherchais à cacher par un orgueil démesuré une multitude de dispositions peu reluisantes.

Eh bien oui, Madame la Procureure vous avez raison. Et qui n'aurait pas cherché à en faire de même, surtout dans le contexte dans lequel je suis né.

\*

Je suis né en 1945 juste après la fin de l'occupation allemande, qui elle-même faisait suite à la terrible et désastreuse guerre de 1939/1940.

Il se peut que cela explique en partie mes souffrances ? dis-je avec une certaine crainte.

Mais permettez Monsieur le Président, que je vous raconte ma vie, puisque si j'ai bien compris c'est de cette vie dont il faudra que je justifie, et si ce n'est de ma vie, ce sera en tout état de cause de mes agissements, de mes comportements, de mes actes commis dans cette vie terrestre. Je vous conterai donc ma vie faite de nombreuses mésaventures, de nombreux malheurs, mais aussi cette vie qui a pu me procurer tant de bonheurs, tant de plénitudes, tant de joies.

\*

Comme je vous l'ai déjà dit, je suis né en 1945, au sortir de cette guerre qui à faillit détruire l'Europe et même une grande partie de l'humanité, si nous n'avions reçu le renfort de nos amis américains, anglais, australiens et j'en oublie certainement.

Si également les citoyens de nos colonies de l'époque, que l'on appelait l'Afrique Occidentale Française, n'étaient pas venus nous prêter main forte. Si tous ces

magrébins, ces "*tirailleurs sénégalais*" n'étaient venus se sacrifier pour un pays qui à l'origine n'était tout de même pas le leur.

Mes parents habitaient rue de Levis dans le 17<sup>em</sup> arrondissement de Paris, au numéro 6 pour être exact.

A l'époque cette rue était une rue très commerçante, occupée par des "*marchands des quatre saisons* » qui dès l'aube, par leurs étals à roues de charrette occupaient le trottoir, vendaient leurs produits à la criée, apostrophant le client avec une gouaille exubérante, pour ne pas dire parfois familière, mais qui justement faisait le charme de cette rue atypique du Paris de l'après-guerre. Elle devenait ainsi piétonne, de fait, car s'aventurer en voiture devenait quasiment impossible, tant il y avait de monde.

*"t'en veux d'mes oranges mon chéri, et mes poireaux, t'as vue mes poireaux, elle va aimer ta femme, vas-y mon lapin, ils ont la tête blanche mais la queue verte"*



Après des années de privation sous le joug allemand, on redécouvrait non seulement la liberté, mais aussi la société dite de consommation.

Les privilégiés, après un ou deux ans d'attente commençaient à obtenir une ligne téléphonique. Le jazz envahissait Saint Germain des Près. Les tractions-avant étaient la référence automobile.

Saint Germain des Près, la Rose Rouge, le Caméléon, la Huchette, les Trois Maillets, Juliette Gréco, Boris Vian, sa trompette, ses livres, "*j'irai cracher sur vos tombes*" que l'on se passe sous le manteau, le Be-bop, les caves. La joie de vivre retrouvée.



L'existentialisme, Sartre, Camus, Heidegger, prônent un courant de philosophique et littéraire qui postule que les individus créent le sens de leur vie par leur action et leur courage.

L'existentialisme considère chaque personne comme un être unique, qui est maître, non seulement de ses actes et de son destin, mais également pour le meilleur et pour le pire, des valeurs qu'il décide d'adopter.

On les retrouve dans le quartier du Montparnasse, dans les brasseries mythiques, dont la Rotonde ouverte en 1911 par Victor Libion. Un Auvergnat qui décide de racheter un petit bistrot à l'angle des boulevards Raspail et Montparnasse pour le transformer en brasserie. Le lieu deviendra rapidement une institution de la vie parisienne dans les années 1910. De nombreux artistes comme Pablo Picasso, Marc Chagall, Guillaume Apollinaire ou encore Jean Cocteau fréquenteront alors assidûment La Rotonde.

Pendant la Grande Guerre, tous vont passer leurs journées entières à La Rotonde : car les cafés, eux, ont du charbon et des poêles bien chauds. Et puis le patron n'est pas avare d'une bonne soupe brûlante et il court Paris pour offrir quelques cigarettes de contrebande à ses artistes.

Au même titre que la Closerie des Lilas, la Coupole ou le Sélect, la Rotonde participe à donner à Montparnasse sa réputation de quartier d'artistes. Un lieu de rendez-vous.

Le grand Ernest Hemingway dans "Le soleil se lève aussi" écrit :

*" Le taxi s'arrêtera en face de la Rotonde. Quel que soit le café de Montparnasse où vous demandiez à un chauffeur de la rive droite de vous conduire, il vous conduira toujours à la Rotonde"*



Ma mère est splendide, elle n'a que vingt un an lorsque je nais, et une différence d'âge de treize ans avec mon père qui sort d'un divorce difficile.

A cette époque tous les divorces sont difficiles, raison pour laquelle il ne me



reconnaîtra officiellement que deux ans plus tard.

Il paraît que je suis très beau, avec des traits presque féminins, qui pousseront ma mère à m'habiller en fille et à me laisser pousser les cheveux qu'elle coiffe avec des anglaises, qui font que les gens se retournent sur moi en s'interrogeant, fille ou garçon ?

Elle doit être un peu dérangée, ma mère, et ne comprendra jamais que l'assouvissement de son fantasme me marquera de façon indélébile jusqu'à mon adolescence.

Je ne vais pas à l'école maternelle. Cela aussi je vais le payer un jour. Les enfants ont besoin de s'ouvrir aux autres, de tendre l'élastique qui les relie au cocon familial. De commencer à exister par eux-mêmes et la maternelle est cette première expérience d'indépendance.

Ma mère promène la marionnette que je suis et s'ébaudit d'entendre les commentaires qui nous suivent. Oh la belle petite fille que vous avez madame, quel âge a-t-elle ? etc.

Je me demande encore aujourd'hui comment je ne suis pas devenu homosexuel.

Mais à trois ans, je suis loin de tout cela et plutôt fière d'entendre ces compliments, sans imaginer que dans mon subconscient, ils s'imprégneront pour générer ensuite une timidité quasiment malade qui ne me lâchera qu'en devenant adulte.

\*

BEYNES, petite bourgade de Seine et Oise, qui deviendra les Yvelines. Située dans la vallée de la Moudre à une quarantaine de kilomètres de Paris

Ce hameau de quelques centaines d'âmes est surtout connu pour sa proximité avec l'aérodrome de THIVERVAL. Mon père y pratique le planeur et le vol à voile.

Mais je ne vous ai pas parlé de mon père.

Un homme remarquable mon père. Bachelier en 1938 à 17 ans, il y en avait très peu à cette époque. Ensuite il fait des études littéraires qui le mèneront au journalisme.

Il collabore aux grands hebdomadaires de l'époque, L'Aurore, Paris soir, Combat et d'autres, il est pigiste et vit plutôt bien de ces articles. On lui reconnaît une "plume".

Il fréquente les journalistes-écrivains de l'époque : Joseph Kessel dit Jef qu'il rencontre avec la bande de Pierre Lazareff à Paris Soir, Ernest Hemingway qui participe au débarquement et à la libération de Paris, Lucien Bodart qu'on appelle "Lulu le Chinois", car il est né à Chongking dans la province de Sichuan, en Chine.

Il a fait la guerre dans les transmissions. Démobilisé il s'est occupé du service théâtre à SVP.

SVP c'est un peu l'informatique de l'époque. Vous vous abonnez, vous recevez un code qui vous permet sur simple appel téléphonique d'obtenir des renseignements sur à peu près n'importe quoi.

Besoin des coordonnées d'un cardiologue, de réserver des places pour la dernière pièce de théâtre à la mode, de connaître la date de l'ouverture de la pêche dans le Morbihan : SVP.

C'est d'ailleurs à cette époque que mon père a rencontré ma mère. Elle était danseuse à TABARIN, le cabaret de la rue Pigalle en dessous de Montmartre.

Mais là, il vient de créer une petite maison d'édition qui leur permettra si ce n'est de devenir riche, mais tout du moins de vivre très confortablement.

\*

Je suis à Beynes chez la mère Lucie.

Le "toubib" a conseillé à mes parents de me placer quelque part à la campagne afin que je retrouve l'appétit que j'avais complètement perdu.

La mère Lucie est une brave grosse bonne femme que je programme comme étant très vieille alors qu'elle n'a certainement qu'une quarantaine d'années. Mais les enfants sont petits et ils ont toujours tendance à vieillir les adultes qu'ils côtoient.

Son mari le grand Benoit travaille dans une menuiserie à quelques kilomètres. Il part en vélo tôt le matin, rentre tard et je ne l'aperçois que le dimanche lorsqu'il rentre du bistrot local où il a sacrifié quelques sous au Dieu Pinard. Comme il rentre avec un mauvais jeu de jambes, il ronfle une grande partie de la journée et en fait je ne le vois que très peu.

La mère Lucie, elle, s'occupe de ses animaux. Les poules qui nous donnent de magnifiques gros œufs frais, les lapins que nous devons ravitailler en trèfles que nous récoltons dans un champ à côté de la maison, et un cochon nourri essentiellement d'épluchures de pommes de terre et d'eaux grasses recueillies dans tout le voisinage.

Lorsque mes parents viennent me voir un dimanche sur deux ou trois, il arrive que la

mère Lucie immole un lapin qu'elle cuisine à l'ancienne. Je me régale et est-ce ce régime ou le fait que les cheveux coupés, plus personne ne me prend pour ne fille, toujours est-il que le grand air aidant je commence à retrouver l'appétit.

Un jour je vois débarquer un petit copain, Pierre.

Je ne sais pas pour quelles raisons il est en pension chez la mère Lucie, mais qu'importe, sa présence comble ma solitude. Nous devenons un peu espiègles et lorsque le ramasseur de peaux de lapins passe en hurlant " *Peaux de lapins, peaux de lapins, peaux* » dès qu'il a tourné les talons, à notre tour nous entonnons ce jingle à tue-tête en essayant de l'imiter.

Ce qui oblige la mère Lucie à sortir pour nous calmer d'un bon verre d'eau glacé dans la figure. Nous nous enfuyons en rigolant et nous réfugions vers le clapier.

Il y a aussi le garde Champêtre en grand uniforme, casquette vissée sur la tête qui

proclame les nouvelles locales en les accompagnant de grands roulements de tambour. Ce qui déclenche immédiatement pour nous le fameux refrain : *"Le garde champêtre qui pue qui pète et prend son cul pour une trompette"*

C'est Pierre, qui assez dégourdi m'a initié à ce chant très littéraire. Là encore la mère Lucie est obligée d'intervenir pour calmer la "marmaille".

Bref je commence à m'émanciper, merci Pierre.

Parfois la mère Lucie nous emmène faire les courses. Nous allons à la COOP sur la place du village, car la fidélité à ce magasin permet d'obtenir des points qui lui donnent droit à de petits cadeaux qu'elle affectionne particulièrement. De plus elle ravitaille son grand Benoit en litres de gros rouge, du 11,5° qu'elle remplit à la tireuse par panier de six bouteilles. Compte tenu de la consommation journalière du bougre nous sommes obligés d'y aller souvent.

Le temps passe ainsi, rythmé par nos facéties  
et jeux innocents.

Un dimanche une auto arrive dans la cour.  
Une dame en descend, très élégante.

La maman de Pierre. Je ne l'avais jamais vu.  
Qu'elle est belle, on dirait une princesse.

Elle discute quelques minutes avec mémère  
Lucie qui est revenue avec une petite valise.  
Pierre est déjà dans la voiture qui démarre.

Je comprends qu'il est parti, définitivement.  
Mon ami Pierre, mon premier ami. J'éclate en  
sanglots. Mémère Lucie me presse contre  
son grand tablier bleu, elle essaie de me  
consoler comme elle peut, mais elle aussi a  
les yeux rouges. Elle aussi elle est triste. Un  
enfant qui s'en va, même si ce n'est pas le  
sien laisse toujours comme un immense rond  
dans l'eau, et les ondes autour ont du mal à  
s'éloigner.

\*



Je suis à nouveau rue de Levis, il semblerait que ce séjour à Beynes m'ait été bénéfique, j'ai des couleurs et bon appétit.

A moins que ce ne soit parce que je me suis ouvert aux autres. Maman ne me fait plus porter de vêtements de fille, je vais à l'école du quartier. Mais comme il me manque la maternelle, j'ai d'énormes lacunes. Elles me suivront très longtemps. Un enfant a besoin de fondations pour grandir. L'école maternelle en fait partie.

L'appartement dans lequel nous vivons donne sur une cour intérieure par laquelle on accède en passant sous un porche doté d'une énorme porte cochère en chêne massif, peinte en marron foncé.

Nous occupons une cuisine, une salle à manger et une chambre parentale dans laquelle mes parents ont aménagé un lit pour moi.

Un poêle à charbon Godin est supposé chauffer toutes les pièces. Dans la cuisine et la salle à manger c'est acceptable, mais dans

la chambre, en hiver c'est l'anti chambre d'une armoire frigorifique.

En parlant de réfrigérateur, nous n'en avons pas, Pour conserver les aliments il y a un garde-manger aménagé dans le renforcement d'un mur de la cuisine, ouvert sur l'extérieur et protégé par un grillage.

Pas de lave-linge. Une grande lessiveuse, une fois par semaine.

En tant que journaliste papa a pu obtenir en priorité une ligne téléphonique. C'est un luxe lorsque l'on sait que normalement le temps d'attente est d'environ deux ans.

Dans la cour, des pigeons viennent picorer les miettes de pains que les locataires du dessus jettent par la fenêtre en secouant leurs nappes.

Presque tous les jours des chanteurs de rue viennent pousser la goulante en échange de quelques maigres piécettes jetées elles aussi par les fenêtres.

Ils relaient les succès de Charles Trenet, Mouloudji, Yves Montant, Edith Piaf, Lucienne Boyer ou Maurice Chevalier dont ma mère me bassine déjà les oreilles qu'ils sont nés et ont habités toutes les deux rues de Ménilmontant dans le 20<sup>em</sup> arrondissement. Maman au 140 et lui un peu plus bas.



Ma grande mère maternelle est venue me garder, maman n'est pas là. Il paraît que je vais avoir une petite sœur.

Un matin alors que je fais des pitreries et que ma grande mère s'occupe de la lessive

hebdomadaire dans la cuisine, je recule précipitamment et je tombe le derrière dans un baquet d'eau bouillante additionné d'eau de javel.

Appelé d'urgence mon père me véhicule jusqu'à l'hôpital le plus proche, Beaujon.

Les premiers soins me sont prodigués par un chirurgien, qui, je l'apprendrai plus tard, a travaillé pendant la guerre au service des grands brûlés. Je suis aujourd'hui certain que cet homme m'a sauvé peut-être pas la vie, mais au moins les fesses.

Deux fois par semaine Papa m'emmène dans un dispensaire rue du Rocher où l'on me refait les pansements. Dans la voiture je pleure comme une madeleine, car je sais que je vais souffrir le martyre.

Ces traitements me sauveront la peau des fesses, mais déclencheront une infection bactérienne septicémique qui m'aurait emportée si les premiers antibiotiques n'étaient apparus juste après la guerre.

\*

Asnières sur Seine, c'est la très proche banlieue parisienne. Cela permet à papa d'être à son bureau en peu de temps. Seul écueil le pont d'Asnières ; embouteillages pare-chocs contre pare-chocs. Des fois, s'il n'a pas de rendez-vous dans la journée, il prend le train jusqu'à la gare Saint Lazare, en dix minutes il est au centre de Paris. Comme il a ses bureaux rue d'Athènes c'est très pratique

Nous avons une chatte siamoise, elle est extra cette chatte, elle connaît les horaires et va chercher mon père sur le chemin du retour.

Nous sommes dans au pavillon rue Maurice Bokanowski. Quelle joie, un petit jardin avec un acacia, un sapin et des bordures fleuries, un garage pour la nouvelle 203 Peugeot de papa et surtout, une chambre pour chacun, les parents, ma sœur et moi.

Pour ce qui me concerne je suis en bout du pavillon au premier étage, au-dessus d'une buanderie avec un escalier qui communique du rez-de-chaussée à ma chambre. Je suis trop petit pour m'en rendre compte mais plus tard, il me servira....

Ma sœur est dans la chambre en prolongement de la mienne, ensuite une salle bain, quel luxe ! Avec baignoire à pieds de lion. Puis toujours en enfilade, le palier de l'escalier qui monte du rez-de-chaussée et la chambre de mes parents.

Sur ce palier, des toilettes qui joueront un rôle important dans ma vie de petit garçon.

En bas sous la chambre de ma sœur une belle cuisine, puis une salle à manger, spacieuse, dans laquelle mes parents ont logé du mobilier "breton ancien" du meilleur effet, il faut aimer ! Puis la montée à l'étage avec en contre bas de l'escalier un accès à la cave et enfin le bureau de papa dont la fenêtre donne sur la rue.

La cave un des plus mauvais souvenir de ma jeunesse. J'étais de corvée de charbon et je devais remonter un seau que je remplissais avec une pelle. Elle était faiblement éclairée par une mauvaise ampoule pendant au bout d'un fil électrique.

Je voyais des ombres fantasmagoriques et belliqueuses partout, de plus pour moi, le sceau devait bien peser une tonne.

Comme vous pouvez le constater ma petite sœur nous est arrivée, pendant que je me faisais refaire la "peau du cul".

Nos relations ont bien commencées, car c'est à cause de cette nouvelle venue dans la famille que ma grande mère me gardait. Ceci étant, je ne la tiens pas pour responsable la pauvre femme, un gamin de cinq ans c'est souvent intenable.

Que de souvenirs dans ce pavillon. Je les classe ainsi : les très très bons, les très bons, les bons et les moins bons.

Les seuls mauvais moments sont surtout mes rapports avec l'éducation nationale.

Je démarre à l'école primaire Saint Joseph institution catholique privée rue du Bac, c'est certainement prémonitoire.

Comme j'ai zappé presque la totalité de la maternelle, je me retrouve en cours préparatoire avec non seulement une timidité malade, mais aussi avec de grosses difficultés de compréhension de ce qui m'est demandé. De plus ces curés professeurs me terrorisent. On doit démarrer par une prière, et je me demande à quoi elle peut bien servir. Quoique pour moi si elle pouvait m'apporter la "*science infuse*" ce serait pas mal, mais loin s'en faut. Je désespère mes parents, surtout mon père cet érudit auquel je voudrais tant ressembler.

Au bout de ma première année de scolarité, il comprend que le système éducatif "*curé*" n'est pas fait pour moi

Me voici maintenant à l'école élémentaire Aulagnier, dite l'école du centre du fait de sa



position derrière le square qui jouxte la mairie.

Là encore je brille par ma nullité. De plus un "connard" de maître d'école a trouvé le moyen de m'adjoindre comme voisin de pupitre, un dénommé Devaux.

Lorsqu'il fait l'appel cela donne « Nanquette Devaux ». Et il y a quarante petits copains qui hurlent de rire en scandant à tue-tête : « *blanquette de veau* ».

Je m'étais juré que plus tard lorsque je serai grand je lui ferai avaler sa grande règle en bois dont il se sert comme instrument répressif en nous en assenant de violents coups, sur la tête, les bras ou les mains.

Je ne l'ai pas fait et il m'arrive parfois de le regretter.

J'arrive tout de même à apprendre à lire, à écrire et à compter à peu près correctement.

Ce qui me vaut d'être inscrit en sixième au Lycée Condorcet rue d'Amsterdam.

Pratique. Je prends le train à la gare d'Asnières, j'arrive Gare Saint Lazare, je remonte la rue d'Amsterdam et j'y suis. A cette époque les mamans ne conduisaient pas leurs enfants à la porte des écoles en faisant assaut d'énormes 4 X 4. A savoir qui aurait le plus « m'as-tu-vu ».

Mon Papa fin lettré et latiniste a eu la bonne idée de m'inscrire en sixième "latin" ouf ! j'ai échappé au "grec", mais de justesse.

Mais humanités latinistes me serviront tout de même plus tard.

Toujours est-il, que là encore je me traîne lamentablement en queue de pelotons.

Toutefois un professeur me captive, non pas par la matière qu'il enseigne, les mathématiques, mais par les histoires dont il parsème ses cours. René Guillot.

Il écrit des livres pour enfants. Il a trainé ses guêtres en Afrique une vingtaine d'années et je dévore ses bouquins : " La route des éléphants, Tam-Tam de Kotokro, Crin blanc"

De ce dernier sortira un film. J'apprendrai par la suite qu'en fait il a écrit plus d'une centaine de romans et pas uniquement pour les enfants.

Il ne m'a pas convaincu aux mathématiques mais grâce à lui j'ai compris ce qu'était une vie d'aventures et de rêves.

Un jour il nous emmène tous au jardin des plantes. Il y a une éléphant. Nous sommes stupéfaits de constater qu'elle s'approche de lui, il lui parle, elle remue les oreilles et la trompe. Il saute la barricade et la caresse. Il s'installe entre les défenses et le voilà qui exécute des figures de barres parallèles. Nous sommes hallucinés. Cet homme est un Dieu.

Lorsqu'il décédera en Mars 1969 j'ai 24 ans et ce décès me touchera comme si c'était un des miens qui était parti.

Cela ne m'empêche pas de redoubler et s'il était possible de tripler. Peut-être aurais-je le leadership.

Je passe une grande partie de mon temps à la porte que l'on me demande de prendre régulièrement.

La cour principale est entourée d'un préau couvert dans lequel je me balade mélancoliquement.

Comme Aristote disciple de Platon je déambule dans le Péripatos, ce péristyle où l'on se promène en discutant et en argumentant et qui laissera son nom à l'école péripatéticienne. Tiens comme mes futures copines. C'est vrai qu'elles déambulent aussi, mais sur les trottoirs.

A mon entrée en quatrième Papa décide de m'inscrire dans un cours privé, pensant peut-être que ma scolarité sera meilleure.

Et me voici à l'Institut Secondaire de Bois Colombe, rue Marie Laure. C'est ronflant comme nom, mais c'est surtout moi qui ronfle.

Je ne comprends rien aux mathématiques, rien à la science, rien à la chimie. De plus je me demande bien à quoi cela me servira, du

fait que je rêve d'être Jean Gabin, Lino Ventura, James Dean ou Elvis Presley.

Il est tout de même une matière dans laquelle j'excelle, l'anglais. Il faut dire que la professeure, la sœur du Directeur de l'école est particulièrement "*canon*". Elle ferait parler l'anglais à un sourd-muet de naissance.

L'espagnol, ça ne va pas trop mal non plus. Pourtant lui, le prof, il n'est pas beau, gras, ruisselant de sueur, quelle que soit la saison, et une façon de nous faire prononcer la "rota" avec insistance, comme si Cervantes avait écrit "l'homme de la Mancha" avec des "rota" à toutes les lignes.

Bien, je suis bon en langues étrangères, c'est déjà ça. En français et philo aussi.

Peut-être aurai-je une chance au Bac. A cette époque il y en a deux, et je sens bien que même si par miracle je réussis le premier option lettre, il ne faudra pas que je continue, ce serait du temps perdu.

Et bien Saperlipopette, ce bon Dieu de Bac je l'ai eu. Ne me demandez pas comment j'ai fait ? mais je l'ai eu (poil au Cul !!)

Mais c'est bien ce que je pensais, par la suite il ne m'a servi à rien. Je suis allé à l'école de la rue, à l'école de la vie, les meilleures.

\*

Tous les ans, mes parents partent en vacances en Espagne. En juin, Ils m'expédient par le train chez mes grands-parents de Calavanté dans les Hautes Pyrénées. Le train de nuit à la gare d'Austerlitz.

Au petit matin il arrive à Tarbes et mon grand-père Achille est là qui m'attend. Nous prenons le car de chez Lagleize qui poussivement nous mènera à Angos au coin de la nationale et de la départementale de Calavanté. Encore un quart d'heure de marche et nous voilà enfin arrivés.

Une belle bâtisse qui donne sur la rue principale de ce petit village qui à l'époque

compte environ cent vingt âmes. En face le "padouin", ce pré communal sur lequel les animaux viennent paître et qui pour nous gamins sera notre terrain de jeux.

Nous jouons aux cow-boys et aux indiens, aux gendarmes et aux voleurs, au ballon prisonniers, nous construisons des cabanes dans les arbres.

Avec mon cousin Bernard, nous partons en balades en vélo. Papa m'a offert un vélo demi course, blanc.

Nous allons à la piscine de Séméac par la côte d'Angos en passant devant le restaurant de la mère "turlutte". Je ne comprendrai que bien plus tard la raison de ce surnom. Au retour c'est la côte de Piétat. Quelle douleur, pas la vierge qui est à son sommet, mais la côte en elle-même et pas bon de mettre pied à terre.

Nous sommes passionnés par le tour de France que nous allons voir sur l'unique

télévision de la région dans le bistrot de Lespouey, le village voisin, téléviseur en noir et blanc, il va sans dire.

Nous admirons les champions, Darrigade le sprinteur, Louison Bobet, Fausto Coppi, Federico Bahamontès, « l'aigle de Tolède » des sommets, Raphaël Géminiani ou Hugo Koblet.

Parfois avec l'autorisation bienveillante du grand père nous nous échappons avec mon cousin et nous aussi nous gravissons les cols, Aspin, le Tourmalet, Peyresourde, l'Aubisque et tant d'autres.

Lorsque nous rentrons en fin d'après-midi, exténués, crottés, on se fait enguirlander par la Grand-Mère qui nous dirige vers un tuyau d'eau qui a serpenté dans la cour au soleil toute la journée.

La douche à l'eau chaude est économique, la Grand-Mère est pragmatique. Parfois je vais passer trois ou quatre jours chez ma tante Suzette et l'oncle René, les parents de



Bernard. Ils vivent en banlieue tarbaise à Laloubère.

Un personnage l'oncle René, communiste, un vrai, un pur et dur, celui de l'après-guerre, le dimanche il vend l'humanité à la criée. Respectable. Pas la gauche caviar.

Le soir en rentrant du boulot d'Alstom à Tarbes il s'arrête et refait le monde au café de la place en face de l'église. Le pastis coule à flot et élève le niveau rhétorique.

Bernard et moi nous jouons à la pelote basque, à main nue sur le mur du voisin qui hurle que nous allons le lui démolir. Un jour excédé il nous lâche ses oies au derrière et parmi elles, se pavane le seigneur, un Jar vindicatif qui nous mord allègrement les mollets. J'en garde encore une cicatrice.

Parfois la Grand-mère m'emmène au marché Brauhauban, où elle vend ses poulets vivants, des œufs, des lapins et autres légumes. Ceux-là ils étaient vraiment « bio », mais nous ne le savions pas.

Le rituel est toujours le même, nous attrapons le car de chez Lagleize qui nous conduit vers huit heures au marché et nous revenons par le car de quatorze heures. C'est loin de m'amuser même si en observant bien ces vendeurs de quatre saisons, j'arrive à m'imprégner des principes de vente qui me serviront plus tard. Surtout celui du bon sens et de la répartie facile et humoristique.

Ce sont un peu les camelots des grands boulevards parisiens et des foires actuelles.

Avec l'arsenal en pleine activité Tarbes est une ville importante d'autant que les paras y sont aussi présents.

Le maréchal Foch, le grand homme de Tarbes, commandant en chef de toutes les armées alliées pendant la première guerre mondiale, trône par sa statue sur la place du même nom.

Lorsque mes parents reviennent me chercher fin août, nous nous coltinons la tournée de la famille, cousins, cousines, oncles tantes.

Il y a tante Alice, la sœur de ma grand-mère, à Angos, chez laquelle je m'ingurgite des dizaines de crêpes. Son mari Henri est charron, c'est lui qui répare les roues de charrettes, il est aussi tonnelier et avec sa forge qui illumine l'atelier il répare à peu près tout ce qu'un forgeron peu réparer. J'aime bien traîner dans cette forge. L'odeur du métal chauffé à blanc, les coups de marteaux sur l'enclume et mon oncle qui se mouche dans ses doigts et accompagne ses efforts de vigoureux coups de rouge, à la bouteille.

Ah ce vin rouge, ou plutôt violet car c'est sa vraie couleur. Il est très fier de ce vin qu'il fabrique lui-même à partir d'une petite vigne plantée en Noah, un cépage maintenant interdit. Et pour cause.

Mon père prétend que lorsqu'on en a bu, il ne fait pas bon pisser sur ses chaussures de ski, parce qu'il ne reste plus que les crochets.

Il n'est pas causant mon oncle, mais c'est un personnage et dans le village on le respecte. Le béret basque vissé sur la tête, en salopette bleue, petit, râblé, trapu. Il se dégage de lui

une force tranquille que rien ne semble pouvoir altérer.

Je l'aimais cet homme et plus tard lorsqu'il décèdera, j'irai à son enterrement et c'est à ce moment que je me ferai la réflexion qui m'accompagnera toute ma vie : *Il est préférable de partir avant ses amis, pour ne pas avoir la peine de les perdre.*

C'est aussi à partir de ce moment que j'ai eu peur de la mort et que j'ai compris pourquoi. C'est simple : j'aime la vie.

Toujours dans ce village d'Angos, il y a aussi un cousin de maman, Roger, auréolé d'un passé prestigieux. Il est parti au Canada après la guerre, comme soudeur. Il a travaillé dans le grand nord et y a fait fortune. Lorsqu'il est revenu il roulait en Studebaker, il était venu nous voir à Asnières avec son paquebot. Grosse impression. Il se disait aussi qu'il avait tué un ours, là-bas au pays des trappeurs. Bref une légende.

Mais maintenant qu'il a rapatrié le village il paraît porter moins beau. Il semblerait qu'il ait

dilapidé sa fortune, plus de Studebaker, plus de frime, mais un job de « manard » à l'arsenal. Il ne parle plus, il est muré dans ses souvenirs. Quand il ouvre la bouche c'est pour annoncer qu'il va repartir au Canada. Il ne le fera jamais et restera aigri le restant de ses jours. Il faut toujours réaliser ses rêves.

Dans notre tournée il y a aussi ceux d'Oléac, Oléac-dessus. A ne pas confondre avec Oléac -débat. Car comme le nom l'indique l'un est en haut et l'autre est en bas.

Ceux d'Oléac, ce sont, Léon, sa femme Zoë, leur fille Henriette et son mari Jean, Gaston et toute une ribambelle de parents que l'on présente comme des cousins. C'est un peu comme en Afrique là-haut, si on a un parent dans le village on est tous cousins, cousines

Léon c'est un personnage, mon père dit qu'il ressemble à Sancho Panza, il ne se déplace que sur son âne, même pour faire cent mètres, il faut dire qu'il promène une bedaine qui ferait pâlir d'envie Gargantua.

Là encore c'est folklorique. Une mesure au toit de chaume, terre battue et porte vachère intérieure. Ce qui l'hivers permet aux vaches de chauffer la pièce, car le chauffage consiste en une grande cheminée près de laquelle trône un lit, dans lequel pour monter il faut un marchepied. Une énorme table avec des bancs en bois et suspendus aux poutres, les jambons et saucisses que complètent dans le placard des pots de confit de canard, pâtés et diverses confitures qui nourriront la famille pendant l'hivers. L'été il y a le potager et le verger, les poules, les œufs et les lapins. En décembre on tue le cochon. Ils font leur pain et ne paraissent pas malheureux de vivre en autarcie.

Il est vrai que personne n'est sous contrôle des médias et autres réseaux sociaux. Ils pensent par eux-mêmes. D'ailleurs la publicité du Crédit Agricole de l'époque n'est-elle pas «, le *bon sens près de chez vous*»

Un jour alors que toute la famille ripaille dehors dans le champ en face de la maison, en jouant, j'ai la bonne idée de tomber dans la fosse à purin. On m'en sort à l'aide d'un

bâton tendu et j'ai droit à la fameuse douche au jet d'eau, glacé cette fois.

Lorsque je reviens propre et changé, j'ai la surprise de trouver par terre un billet de cent francs. Tout le monde feint la stupéfaction et mon père décrète que de "*tomber dans la merde ça porte bonheur*". C'est bien plus tard que je comprendrai que me voyant si triste et vexé par cet accident, c'est lui qui l'avait mis sur le chemin pour que je le trouve.

Il y a aussi Gaston, dit Gaston d'Oléac. Il travaille à l'Arsenal de Tarbes et chante dans une chorale locale.

Quelle voix ! et lorsqu'en fin de repas il entonne le fameux hymne Pyrénéen

*Montagnes des Pyrénées*

*Vous êtes mes amours*

*Cabanes fortunées*

*Vous me plairez toujours*

*Rien n'est si beau que ma patrie*

*Rien ne plaît tant à mon amie*

*Ô montagnards, ô montagnards*

*Chantez en chœur, chantez en chœur  
De mon pays, de mon pays  
La paix et le bonheur*

Tout le monde et moi-même, d'un ton guerrier  
reprenons en chœur.

*Halte là ! Halte là ! Halte là ! Les  
montagnards, les montagnards  
Halte là ! Halte là ! Halte là ! Les  
montagnards, les montagnards  
Les montagnards sont là ! Les  
montagnards, les montagnards  
Les montagnards sont là !*

De plus Gaston prétend que j'ai l'oreille  
absolue.

Tiens, moi qui voulais être James Dean me  
voilà propulsé au rang d'André Dassary ou de  
Luis Mariano. Ça ne m'arrange pas trop, mais  
je suis tellement fier d'être remarqué, moi qui  
suis si timide, que j'accepte toutes les  
comparaisons valorisantes.



Alors que je me régale des premières figues, début septembre nous rentrons sur Asnières. Avec une halte à Bordeaux, chez un ami maître charcutier qui nous accueille pour le dîner et la nuit.

Au cours d'une de ces haltes, Papa qui a certainement trop forcé sur la dive bouteille se lève dans la nuit pour uriner et dans un bruit indescriptible et forces jurons démonte dans le noir les étagères de l'armoire de la chambre. Il n'a pas allumé et a pris la porte de l'armoire pour la porte des WC. Il hurle que l'on ne le reprendra plus à coucher chez les amis et que la prochaine fois il ira à l'hôtel.

Cet incident restera dans les annales et on en parlera encore des années plus tard.

\*

A Asnières la vie va son train. Trépidante pour mes parents.

A Asnières, le pavillon est fréquenté par des célébrités de l'époque Jacques Pills, son épouse, Lucienne Boyer, Bordas " *la femme à barbe*", Odette Laure et ses chansons coquines, Henri Cabrière un des créateurs de la TV. En 1949 il présente le premier journal télévisé avec Pierre Tchernia, Pierre Sabbagh et bien d'autres qui sont restés les pionniers de cette grande aventure qu'est la TV. Curnonski le prince élus des gastronomes, Paul Faure le poète, Bruno Coquatrix qui est un ami de Papa du lycée Pasteur à Neuilly. Ils allaient apprendre le piano chez la maman de ce dernier qui tenait une petite boutique de mercerie à Neuilly. Avant d'être le directeur de l'Olympia Bruno Coquatrix est un excellent musicien, il a écrit plus de trois cent cinquante chansons, dont le célèbre "clopin clopant".

Il y a aussi un lot de jolies femmes, dont ma marraine, Jacqueline. Splendide, elle a vingt-cinq ans et fait tourner toutes les têtes. Elle ne se mariera jamais, n'aura que des amants, toujours riches et n'aura pas d'enfant, je suis un peu son fils adoptif.

J'ai bientôt dix-sept ans, ma sœur douze. Elle va faire sa communion solennelle. Pour moi c'est déjà du passé. Je l'ai faite en aube blanche et j'ai reçu la traditionnelle montre et autres stylos en plaqué or.

Il y aura la famille, Grands-parents maternels, Grand-père paternel, et oncles, tantes, cousins cousines du côté de Papa, ceux des Pyrénées n'ont pas pu se déplacer.

En parlant du Grand Père paternel, une légende cet homme. Lui aussi un intellectuel à l'époque, bachelier, il a ensuite fait du droit. Très mince toujours d'une élégance remarquable, canne à pommeau d'argent, légion d'honneur, il n'a jamais travaillé. Au début du 20<sup>è</sup>m siècle il faisait partie de ce que l'on appelait à l'époque : le mythe des 200 familles, soi-disant maîtresses de l'économie française. En effet il détenait par héritage une fortune colossale, qu'il a dilapidée en emprunts russes et entretien de diverses danseuses et gourgandines. Ce qui a valu à mon père ainsi qu'à ma tante Simone de subvenir à ses besoins pour le reste de ses jours, car même la vente de la propriété

de Bazeilles dans les Ardennes n'avait pas suffi à combler la fosse abyssale qu'il avait creusé.

Papa avait coutume de dire que lorsqu'il était parti pour faire son service militaire en 1930 dans les Spahis au Maroc, la famille était très riche, mais qu'en revenant il avait dû ainsi que son frère et ses sœurs subvenir aux besoins de leur père, qui tout le reste de ses jours vivra aux "crochets" de ses enfants.

Ce qui n'empêcha pas ce dernier de porter toujours beau et de considérer que tout lui était dû.

Ça se passe dans le jardin du pavillon qui pour l'occasion a été entièrement aménagé en salon de réception avec tables, chaises et décoration appropriée.

Papa a fait venir un traiteur renommé et la famille, les amis et quelques pique-assiettes bien connus dans le monde de la presse, se précipitent sur le buffet, ce dernier à peine installé. Ils prennent position de façon stratégique et sont solidement agrippés au

rebord, n'acceptant en aucune manière d'en bouger, tant pis pour les autres convives

Ma parole, ils n'ont pas mangé depuis quinze jours, surtout les pique-assiettes qui sont en faction, et qu'il est impossible de déloger. J'aperçois même une dame arborant un "bibli" clownesque qui remplit allégrement son sac à main avec des petits fours qu'elle a préalablement enveloppés dans des serviettes en papier. Une professionnelle celle-là.

J'apprendrai plus tard qu'effectivement il existe des spécialistes des mariages.

Bien vêtus, ils ou elles arpentent les salons Kleber spécialisés dans ces réunions familiales, mariages, anniversaires, communions et même enterrements. Ils ou elles se présentent avec un carton bidon à la main et franchissent l'aire de l'huissier d'un pas martial en faisant des gestes « circonvolutionnaires » à quelqu'un dans la foule des convives. Bien évidemment il y a toujours un, quelqu'un qui pensant que cela s'adresse à lui, répond aussi par un signe, ce

que voyant l'huissier persuadé que la personne qu'il a devant lui est un invité, n'ose pas vérifier le carton et ainsi notre resquilleur peut aller se restaurer pour la semaine.

Il salut quelques invités qui compte tenu de son aplomb, de sa faconde, de sa bonne mine et son bagout sont persuadés qu'il est un des amis de l'autre famille ou d'une autre branche.

Notre homme est intelligent il sait qu'il aura aucune chance de retrouver ces invités. Quant aux huissiers ils sont nombreux et on ne leur demande pas comme dans les casinos d'être des physionomistes professionnels.

L'après-midi se déroule donc dans une ambiance printanière, d'après-guerre à la veille des trente glorieuses et les sujets de conversations sont badins car les soucis n'ont pas encore l'importance de ceux que nous aurons deux ou trois décennies plus tard.

Le soir les rescapés, membres de la famille aident à débarrasser, à ranger et nous

finissons les restes. Heureusement Papa connaissant ses collègues avait vu grand

\*

Les années passent, je suis plus ou moins poursuivi par des études que mon père aurait souhaité brillantes, mais qui n'ont que peu de prise sur moi

A l'époque il y a deux bacs. J'ai donc chopé laborieusement le premier, ce qui ne laisse pas augurer d'un brillant succès pour le second, même si je redouble.

Et là, ma mère dans un élan de générosité de clair voyance et de compassion qu'elle aura toute au long de sa vie, en s'assurant que sa

petite personne est le phare de l'existence de mon père, décrète que je suis un ignare fainéant et demeuré.

Ce n'est que quelques années plus tard que je lui ferai comprendre que si je tiens de quelqu'un dans la famille avec ce portrait, ce doit être d'elle, mon père étant un brillantissime intellectuel.

Ça lui en flanquera un coup au moral et nous aurons une longue période pendant laquelle nos relations ne seront pas au beau fixe. Maintenant je ne lui en veux plus, j'ai appris à devenir tolérant et à pardonner même si je n'oublie pas.

Nous renouerons des relations familiales plus stables et équilibrées lorsque je lui aurai prouvé que je suis capable d'avoir moi aussi une brillante carrière, ce qui fera un plaisir fou à mon père car cela se concrétisera avant son départ pour l'Orient éternel.

\*



En attendant il reprend les rênes du pouvoir et quelque peu visionnaire décrète que l'avenir pour moi sera dans l'industrie hôtelière.

Grâce à ses relations il me fait entrer en tant qu'apprenti en cuisine chez Laget un restaurant réputé du 17°. L'aventure durera trois mois. En effet un jour la patronne est assassinée, on apprendra par la suite que l'auteur de ce crime n'était autre que le Maître d'hôtel.

Mais si elle n'a duré que trois mois c'est aussi parce que dès le début j'ai compris que le système mis en place par le Chef patron Laget était loin d'être celui auquel j'aspirais. Il appliquait la « postéropédopédagogie ». C'est-à-dire la pédagogie du « coup pied dans le cul » Celle-ci doublée de quelques jeux sadiques comme de torsader un torchon de cuisine mouillé, de l'étirer à chaque extrémité, main gauche main droite et le relâcher la main gauche en le projetant maintenu par la main droite sur la cuisse du supplicier.

Ou de profiter du moment ou pauvre apprenti débutant je briquais le fourneau encore brulant à l'aide d'une toile émeri maintenue sous une pattemouille, pour balancer vicieusement une poignée de poivres moulus sur le dit piano, ce qui bien évidemment me faisait éternuer pendant au moins dix minutes.

Mon père comprend que je ne peux plus subir ces humiliations, ces brimades mortifères et casse le contrat d'apprentissage.

Grâce à des relations je suis maintenant chez Lasserre, rue Jean Mermoz, en salle. Commis sous les ordres d'un chef de rang « humain ».

Il porte un nom prédestiné « Gibier ». Il m'apprendra les bases du métier.

Dans ce restaurant trois macarons Michelin dont le plafond est peint par Marc Chagall, qui a table ouverte, je vois défiler les célébrités de l'époque : Hugues Aufray chante « Santiago » Claude François « belles, belles, belles ». Salvador Adamo est amoureux « des filles du bord de mer » Alain barrière

chante « ma vie ». Il est aussi fréquenté par le gotha parisien et étranger. Le prince Edouard VIII et Wallis Simpson pour laquelle il a abdiqué et tant d'autres célébrités du monde du spectacle et de la culture.

Sans compter les intellectuels, les artistes peintres, écrivains, enfin tous ceux dont on dit aujourd'hui qu'ils ont fait le début des trente glorieuses, l'insouciance de l'après-guerre, la notoriété de l'existentialisme.

Je commence à ne pas trop mal me débrouiller, j'apprends les flambages, les préparations en salle, la tranche. Je maîtrise l'almanach des fromages et me passionne pour l'œnologie. Ce bagage me servira par la suite et fera partie de ma carte de visite.

Au bout de six mois j'apprends que Gilbert Lejeune, le directeur reprend les rênes du restaurant du carré des Champs Elysées Le célèbre Doyen qui vient d'être racheté par un groupe de l'agroalimentaire américain. Je pense que c'est une opportunité de promotion, je le suis et me voilà bombardé demi chef de rang. Déjà l'ascenseur social.



*Façade du Doyen*



*Le restaurant*

C'est durant cette période que flânant sur les Champs pendant ma coupure je fais la connaissance de Gladys une anglaise magnifique, au moule, de rencontre en

rencontre nous nous retrouvons un jour chez elle dans un petit studio qu'elle occupe rue de Berry. Elle est danseuse au Lido et fait partie du corps des "Blues belles girls". Notre aventure ne durera que quelques semaines.

Depuis mes débuts professionnels j'ai eu quelques aventures. On prétend que je suis beau gosse, quelques-unes attestent que je ressemble à Steeve Mac Queen, ah bon... Tant mieux. Un coup de foudre avec une jeune anglaise, danseuse au Lido, mais nos horaires non en adéquation auront raison de nos folies.

Et le 22 novembre 1963. Un choc, on annonce l'assassinat de JF Kennedy sur toutes les ondes. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me file un choc.

Cette rupture plus le choc Kennedy me font prendre conscience que j'ai peut-être autre chose à faire que de trainer sur les Champs Elysées

J'ai un peu plus de dix-sept ans lorsque je quitte le cocon familial. A l'époque le syndrome "Tanguy" n'existe pas et nous n'avons qu'une hâte qui est de devenir indépendant.

C'est le début des années soixante, Le déclin de l'existentialisme, Albert Camus vient de partir, mais restent Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir qui règnent encore à la Coupole.

Boris Vian écrit mais est aussi un trompettiste talentueux. Il se produit à la Huchette et au Caméléon, avec des jazzmen célèbres, Sydney Bechet, Benny Goodman, Lionel Hampton.

Claude Luter le premier lança une cave en 1946 " Les Lorientais" puis se produisit au " Slow Club" à partir de 1959, mais aussi Juliette Gréco avant qu'elle ne se fasse refaire le nez, à la Rose Rouge et les soirées à la Rhumerie martiniquaise du boulevard saint Germain.

L'épicerie rue du Four accueil Barbara et son amie Eva, Eva qui me fait rêver. J'ai seulement le droit de rêver, surtout pas bouger, pas toucher.

Charles Aznavour galère pour devenir celui qui plus tard sera si ce n'est le plus grand, au moins l'un des plus grands.

Montmartre est une république indépendante folklorique où le maire depuis 1961 Emile kërambrun organise des vendanges et des fêtes mémorables. J'y étais.

Après Brel, Brassens, Aznavour, Piaff. Daniel Guichard démarre au tire-bouchon « 9 impasse trainée » à Montmartre sur la butte, rue qui changera de nom en 1972 pour devenir rue Norvins. Il chante « mon vieux" et lui aussi deviendra célèbre. Pas moi, mais nous resterons amis.

Brassens passera ensuite chez Patachou.

Régine ouvre sa première boîte. Nous débarquons tous dans ce repère de jeunes dont beaucoup deviendront des célébrités :

Johnny Halliday avec ou sans Sylvie Vartan, son frère Eddy, Jean-Jacques Debout avec ou sans Chantal Goya, Jacques Dutronc avec ou sans Françoise Hardy, Eddy Michel, Serge Gainsbourg avec son whisky, et tant d'autres.

Depuis Liverpool et Hambourg Les Beatles révolutionnent la musique.

Mais aussi la France des grands artistes, Le noir de Soulage, le cubisme de Picasso, Foujita, Marc Chagall, le surréalisme, Salvador Dali qui défraie la chronique avec Amanda Lear (l'amant de Dali) qui est déjà et restera une des plus belles femmes du monde, n'en déplaie à certains esprits obtus et butés.

C'est une période liberté, mais aussi révolutionnaire qui débouchera sur la révolte étudiante de mai 68. Mais c'est aussi le rayonnement économique et socioculturel des Etats Unis et de la Grande Bretagne : le plan Marshall est en place.



Par contre la guerre du Viet Nam et la rébellion algérienne font les milliers de morts Mais depuis 1939 la France, les français ont tellement souffert qu'ils veulent rattraper le temps perdu et nous les jeunes qui sommes la génération d'après-guerre explosons dans cette atmosphère de joie, d'être à nouveau libres, de fêtes, d'insouciance retrouvée.

La Vespa, les pantalons patte d'éléphant, les cols à tarte et la minijupe. Ah ! la minijupe, dix centimètres en dessous des fesses, merci Mary Quant, un génie cette couturière.

Comment vouliez-vous que j'étudie alors que je passais mes après-midis au golf Drouot avec ceux que nous retrouverons le soir chez Régine où Castel.

Il faut pourtant bien que j'arrive à faire quelque chose de ma vie. Je chante bien mais ce n'est pas suffisant, je n'ai pas fait les beaux-arts et mon talent pictural est inexistant.

Je ne sais pas aligner une note de musique.

La seule discipline dans laquelle je ne suis pas trop mauvais est le Judo.

Il faut dire que papa voyant que son frère, mon oncle, brille d'une aura remarquable grâce à ce sport, aussi bien au service photo de " France soir" dont il est le directeur, qu'au sein de la famille ou ses exploits sportifs le classe dans la caste des "intouchables" a eu l'excellente idée de m'inscrire dans un club dès l'âge de huit ans, ce qui fait que depuis une dizaine d'années je traîne sur les tatamis de la région parisienne. Mais là encore ce n'est pas un métier judoka sauf à être champion ce qui même si je suis assez bon n'est et ne sera jamais mon cas.

Père qui est un fin gastronome pense que l'industrie hôtelière et la restauration seront des vecteurs porteurs en termes de profession. L'avenir lui a donné raison. Dans ce milieu sont arrivés les Paul Bocuse, Michel Guérard, Roger Vergé, Troisgros et d'autres qui sont devenus des stars internationales.

\*

Je pense que même si je baragouine l'anglais et quelques mots d'espagnol scolaire, je me dois de parfaire mes connaissances linguistiques. J'aurais aimé partir pour Londres mais ma mère nostalgique d'un allemand qu'elle a connu pendant la guerre décrète autocratiquement que je dois apprendre la langue de Goethe, que c'est l'avenir etc. Elle n'a pas compris que l'anglais et l'espagnol font partie des langues les plus parlées au monde.

Après mes humanités rapides mais reconnues chez Laget, Lasserre et Le Doyen, me voici donc à Vienne en Autriche, toujours grâce aux relations paternelles.

Je suis commis à l'hôtel Bristol ouvert en 1892 situé en plein cœur de la ville sur le Kärntner Ring à côté de l'Opéra Staatsoper et proche de la cathédrale gothique du XIIème siècle, Saint Etienne.

Je ne parle et comprends pas un traite mot d'allemand et ne dois mon maintien dans le staff qu'au fait qu'au tout début de mon

séjour, un Prince saoudien a débarqué avec sa suite et son harem et qu'apprenant qu'il y avait un français à l'équipage a exigé d'être servi par moi, et uniquement par moi. Il parle couramment le français et après le repas s'installe dans un des profonds fauteuils du salon et me raconte sa période parisienne, époque à laquelle il faisait ses études de droit. Je suis debout devant lui et j'écoute, je ne fais qu'écouter, il soliloque.

Lorsqu'il quitte l'hôtel il me fait appeler et me remet une gratification pharaonique et un viatique en arabe, me disant que ce laissez-passer me servira toujours au moyen Orient. J'ai pu le vérifier par la suite.



Dès mon arrivée à Vienne j'ai téléphoné à une jeune femme qui m'avait été recommandée à mon départ par mon meilleur ami, Jean Louis.

Un soir je sonne chez elle. Olga est bolivienne avec le charme des filles d'Amérique du sud, elle doit avoir environ vingt-cinq ans, elle est mariée à un caméraman de la télévision autrichienne : Peter. Elle parle couramment le français ainsi que trois ou quatre autres langues. C'est la fille d'un ministre bolivien.

Je quitte leur appartement vers minuit en promettant de nous revoir.

Ce qui ne tarde pas, le surlendemain elle m'appelle en me disant qu'elle souhaite me faire visiter le Prater. C'est une grande étendue verte au sein de la ville de Vienne, située entre le Danube et le canal du Danube. Il regroupe la Grande Roue, de 65 mètres de haut, symbole de la ville, une fête foraine permanente, un parc, le plus grand stade autrichien – le Stade Ernst Happel, et des tas de petites auberges où l'on peut déguster d'excellentes bières et un vin blanc

surprenant mais buvable. C'est dans l'une d'elle qu'Anton Karas compose et joue à la cithare la musique du film " Le troisième homme" tourné en 1949 par Carol Reed et joué par Orson Welles.

Nous passons une après-midi magnifique Olga est enjouée et je constate qu'elle semble être perméable à mon charme, il est vrai qu'à cette époque certains et surtout certaines prétendent que j'ai de faux airs de Steve McQueen.

Toujours est-il qu'après une Wuiener Schnitzel et quelques verres de Grüner Veltliner nous nous retrouvons dans la chambre d'un hôtel de charme.

Cela va être six mois d'amour fou, je l'adore ma bolivienne et j'ai l'impression que c'est réciproque.

Mais un jour elle me fait savoir que Peter son mari se doute de quelque chose et qu'elle est enceinte de moi.

Nous devons nous quitter car il est hors de question de divorcer, elle fera croire à Peter que l'enfant est de lui. La duplicité des femmes. J'apprends, j'apprends.

J'apprends aussi la tristesse, le désarroi, j'avais espéré quoi ? Jeune con que je suis !

Je traîne quelques temps mon spleen dans les auberges du Prater à la recherche nostalgique d'un bonheur perdu. Et puis je sens qu'il faut que je m'en sorte. Pendant ces six mois je n'ai pas appris vingt phrases d'allemand, par contre l'espagnol oui. Merci Olga. C'est au moins le côté positif des choses.

Mes parents décident de venir visiter Vienne, ils profitent de la présence de leur fils dans la capitale autrichienne.

Je m'explique avec mon père, lui comprend. Il m'aime. Pour la première fois je le vois prendre le contrepied de ma mère, elle, souhaitait que je reste.

Il décide, je rentre

\*

Alors qu'oisif et en recherche, un jour que je me baguenaude vers l'opéra, la chance, cette vieille copine qui sera souvent présente à l'appel se présente.

Je passe place de l'Opéra et rue Aubert siège de la Cunard Line, je remarque une petite affiche stipulant que la compagnie recrute des "linguist steward".

Je ne fais ni une ni deux, j'entre et me présente stipulant que je viens pour la place de steward.

Je pensais être éconduit. Loin s'en faut. On me fait monter dans les étages. Le charme suranné des boiseries anglaises.

Je pénètre dans un bureau au décor digne d'Arthur Conan Doyle.

Cela sent le vieux cuir de Russie ainsi que la patine ancestrale des meubles Victoriens.



La femme qui m'accueille derrière le bureau n'a pas d'âge. Elle porte des lunettes cerclées en métal, elle arbore un chignon crotte de caniche sur le sommet du crâne, et porte un tailleur qui n'est ni Chanel, ni Saint Laurent, ni Courrèges, ni Paco Rabanne. En fait c'est un tailleur d'une couleur indéfinissable tirant sur le bronze patine verte avec une veste croisée type yachtman et une jupe plissée soleil, sans oublier bien entendu le chemisier blanc « col Claudine ». Sexy ! Etonnant, très étonnant. Surprenant. Elle vient d'inventer la mode "sacerdoce british". Mais je serais fort surpris qu'elle fasse des émules.

Ceci étant elle essaie d'être aimable et grimace ce qui devrait être un sourire mais qui sur elle se métamorphose en un rictus hideux.

Elle m'attaque d'entrée dans la langue de Shakespeare. Je réunie mes connaissances scolaires ainsi que celles acquises en essayant de traduire les chansons de Presley ou en ayant vu West Side Story en version originale, et il semblerait que cela fonctionne, même si je me rends bien compte que j'ai un

accent à faire gerber un Horse Guards en goguette.

Toujours est-il qu'au bout de quarante-cinq minutes de ce dialogue quelque peu iconoclaste, je comprends que je l'intéresse et qu'il y aura un poste pour moi sur le Queen Mary, mais que la majorité en France n'étant à cette époque qu'à vingt et un ans et que je devrai obtenir l'aval de mes parents.

Ce que connaissant d'avance la réaction de ma mère qui sera trop contente de se débarrasser de son fils et celle de mon père qui est aux ordres de son épouse, je ne devrais pas avoir beaucoup de mal à obtenir.

\*

Gare Saint Lazare, les trains à vapeur crachent et vomissent tant et si bien que la visibilité en est réduite à celle d'une balade en novembre sur une départementale dans les Ardennes par temps de brouillard.

Mes parents m'ont accompagné et les « au revoir » se limitent au strict minimum : Donne des nouvelles.

- Mais oui maman bien sûr.

Mon père ne dit rien, mais je sais qu'il est touché de se séparer de son fils. Dommage qu'il ait toujours intériorisé ses sentiments. A ce moment je prends cela pour de l'indifférence. C'est bien plus tard que je comprendrai. Trop tard, il quittera cette terre, j'aurai trente-trois ans.

Le Ferry, un autre train, Southampton, un taxi et le monstre, la baleine, le "Queen Mary".

Bien entendu aucun comité d'accueil et mon anglais scolaire, livresque et cinéphile n'a pas l'air d'enthousiasmer les British avec lesquels j'ai dû échanger pour enfin arriver au pied de ce qui dans la nuit me semble être un étonnant tas de ferraille.

Il doit être dix-neuf heures et je n'ai rien mangé depuis le petit déjeuner avant le départ. Autant vous dire que j'ai la dalle.

Je cherche une voie d'accès pour entrer, mais le paquebot n'appareillera que dans 48 heures et celles traditionnellement réservées aux passagers sont inaccessibles. Enfin j'aperçois une sorte de planche noirâtre qui semble mener du quai à un trou béant sans éclairage. Pas un chat sur le quai, je ne vais pas attendre ainsi jusqu'à l'aube. Je m'aventure et après un numéro d'équilibriste sur la planche, numéro d'autant plus incertain que je trimbale une valise d'au moins vingt kilos, je pénètre dans un couloir faiblement éclairé par des loupottes vacillantes. Bien entendu personne, je progresse dans ce que je saurai plus tard être une coursive et un tintamarre retient mon attention au fond de ce tunnel.

J'y vais et pénètre dans ce qui ressemble à un self-service, en plus crade, tellement crade qu'on se demande si les services d'hygiène ont connaissance de ce gourbi.

Je suis pris en tenaille dans une file qui attend devant le linéaire. Je m'empare d'un plateau type télévision et de couverts.

Pas de verre ! D'ailleurs je remarque que les sbires qui font la queue ont tous une chope à la main, une grande chope avec une anse fermée sur le côté, j'apprendrai plus tard que cela s'appelle une pinte, et qu'elle contient environ soixante centilitres.

En bout de linéaire, ils la remplissent d'une sorte de bière noire et crémeuse qui a l'air tiède. Je crois que je vais m'en passer, de toute façon je n'aurai rien pour la mettre.

Sans que je ne puisse m'exprimer, un fauve chevelu, hirsute, couleur tas de fumier et paré d'une énorme boucle d'oreille, qui semble être du cuivre, m'a jeté deux grosses louches de ce qui pourrait être un ragout. Le mot « ragougnasse » serait plus approprié. Un bout de pain, on est loin des boulangeries françaises, une sorte de gelée vert pomme frémissante et me voici paré pour le grand saut gastronomique maritime. Qu'importe j'ai faim.

Personne ne m'a rien demandé, mais je constate que l'on me regarde un peu en biais. Il est vrai qu'avec mon petit blazer mon

pantalon gris perle et mes mocassins Weston, je dénote un peu.

Ils doivent se demander qui je suis et ce que je fais là.

J'ai trouvé une petite table où je peux m'installer seul. Je ne le reste pas longtemps. Un loubard à mine patibulaire vient s'asseoir en face de moi. À côté le type du linéaire ressemble à un mannequin.

Tout en lapant sa « ragougnasse » il me parle. Mais je n'y comprends rien, moi qui ne me croyais pas trop mauvais dans la langue de Lord Byron. Ne sachant que répondre j'émetts un son qui pourrait signifier : Savez-vous où se trouve bureau du commissaire à bord ?

Il daigne lever les yeux, me regarde avec un air de bovidé charolais, et éructe encore quelques onomatopées. Je sens que ça ne va pas être facile.

Pourtant à Paris, ils m'avaient bien stipulé qu'il fallait que je me présente au "Purser

office" à mon arrivée, c'est à dire au bureau du commissaire à bord et que quelqu'un m'attendrait...

Au bout d'un moment de dialogue de sourds et après m'être présenté : "*my name is Marc*", je crois comprendre qu'il s'appelle Peter. Il y a du progrès, en fin de nuit peut-être aurons-nous avancé.

Je lui répète en boucle que mon nom est Marc, que je suis Waitter et que je cherche le Purser.

Ça y est, il semble avoir compris, il rigole et se lance dans des explications que je comprendrais presque mieux si elles étaient énoncées en Grec ancien.

J'arrive à lui faire admettre qu'un dessin explicatif serait mieux. Je trouve une feuille et un stylo dans ma valise.

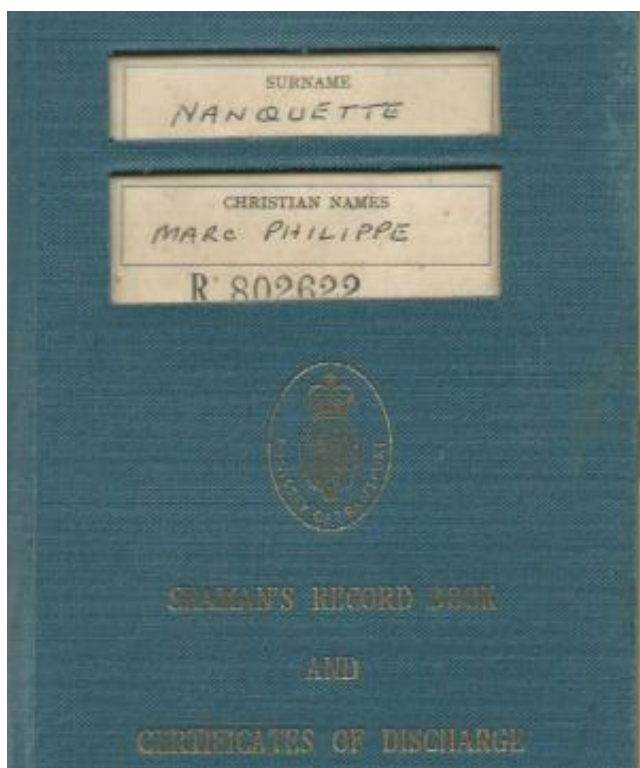
« Saperlipopette ! » c'est quoi ce truc, c'est le plan d'un labyrinthe ? Qu'importe je sais que je n'en tirerai pas plus, et je dois le trouver ce " purser office"

Je le remercie, on se quitte avec forces tapes dans le dos en nous promettant de nous revoir, Inch Allah !

\*



Ça fait un an et demi que je bourlingue sur les mers du globe. Après six mois sur le Queen Mary, j'ai réussi à me faire muter sur le Caronia un paquebot de croisière. La North Cap cruise, la méditerranée, le tour du monde. Je suis inscrit maritime anglais avec un vrai « seaman's record book »



Un an et demi d'escales, d'aventures, de rencontres, d'amours tarifés, d'amitiés, d'insouciance. Un apprentissage de la vie et des souvenirs à perte de vue. Le bonheur d'être jeune et de ne pas le savoir.

Durant la première partie sur le Queen Mary, je vais vivre une histoire qui me marquera à vie.

C'est la "world's fair" à News York. La ville est le phare dans l'intensité de laquelle il faut être. J'ai été affecté comme waitter au Balmoral le restaurant première classe. Je gagne pas mal d'argent grâce aux pourboires de la clientèle américaine flattée d'être servie par un waitter français.

Avec André un des quatre garçons français embauchés en même temps que moi, à chaque escale de News York, nous profitons de cette manne pour nous vautrer dans une débauche de dépenses somptuaires.

Chambre à l'hôtel Manhattan, les meilleurs restaurants français, les boites à la mode et les locations d'américaines bardées de chromes et de la technologie de l'époque, en

avance de vingt ans sur la nôtre en termes d'automobile.

Et c'est justement grâce à la location d'une Corvette sting-ray que je vais rencontrer celle qui sera ma muse pendant ces six premiers mois. Nous sortons du bar de l'hôtel dans lequel nous expérimentons un de leur fameux cocktails et à la suite d'une confusion de voiture certainement due à une légère over dose de "tisane écossaise". Nous sommes alpagués par deux malabars qui nous malmènent quelque peu en nous invectivant.

Nous nous apercevons de la maladresse qui a fait que nous essayons depuis quelques minutes de pénétrer dans une voiture qui si elle est le sosie de la nôtre n'en est pas moins celle d'une créature de rêve qui vient juste d'apparaître derrière les deux gardes du corps.

Nous nous confondons en excuses et la Vénus callipyge voyant bien à notre accent que nous ne sommes pas originaires du Bronx nous interroge sur notre nationalité.

"Frenchies » s'esbaudit-elle et nous nous retrouvons à nouveau au bar de l'hôtel, lieu stratégique s'il en est.

Les deux sbires nous ont suivi mais restent à distance, à une autre table que la nôtre, et je découvre aux présentations que nous sommes en présence d'une idole du swing. Ces "tubes" sont diffusés sur toutes les radios, on n'entend qu'elle, on ne voit qu'elle à la TV.

La soirée semble se terminer lorsque la diva simplement vêtue d'un fourreau blanc qui moule un corps d'ébène parfait décide que nous allons tous prendre un dernier verre chez elle.

Dont acte. Et nous voici dans un appartement de la 42<sup>ème</sup>, que dis-je un appartement, un loft, un palais pharaonique au sommet d'un building immense avec piscine sur le « rooftop » paysagé, dans le style savane.

Elle nous reçoit au champagne, veuve Clicquot, et nous devons raconter Paris. Elle

nous annonce devoir y aller dans quelques mois à l'occasion d'une tournée en Europe.

De coupes en coupes nous nous quittons sur une deuxième bouteille peut-être même une troisième, en nous promettant de nous revoir. Pour ma part sans trop y croire tout de même, imaginant qu'elle nous aura vite oubliés.

Je n'arrive pas à admettre que j'ai fait la connaissance de cette super start. Elle est au sommet de sa notoriété mais d'une grande simplicité.

Nous repartons le surlendemain pour notre traversé vers Le Havre et Southampton. Nous serons de retour dans une petite quinzaine de jours.

A notre prochaine arrivée au Manhattan, j'aurai la surprise de trouver un message de Dionne me demandant de l'appeler à mon arrivée.

Crotte de caniche, elle ne nous a pas oubliés, ou tout du moins ne m'a pas oublié, moi....

André semble légèrement jaloux de ne pas être concerné par cette invitation.

Cette aventure, car il y a eu aventure, a duré quelques mois, en fonction de nos accostages et de sa disponibilité artistique. Nous savions l'un et l'autre que ce ne serait qu'une parenthèse, mais qu'elle était belle cette parenthèse.

Un jour en arrivant à l'hôtel, un petit mot accompagnait une boîte. Je monte dans la chambre j'ouvre la boîte, une magnifique chevalière de chez Tiffany. J'aurai pu m'éviter la lecture du mot, j'avais compris.

Nous nous reverrons des années plus tard à l'occasion de son passage à l'Olympia à Paris. Nous dînerons ensemble. Nostalgie. Un beau souvenir.

\*

A la faculté de Nanterre Le 22 mars 1968. 142 étudiants sous la houlette d'un anarchiste allemand Daniel Cohn-Bendit signent « le manifeste des 142 ».

La jeunesse gaullienne aspire à une autre société.

Le 10 mai le mouvement démarre, assez doucement. Pierre Charpentier alias Romain Goupil du haut de ses seize ans, mais qui a une véritable légitimité depuis qu'il a été expulsé du Lycée Condorcet en janvier, pour avoir organisé une grève prend la parole place Denfert Rochereau et convainc les étudiants présents à sa cause.

A 17h00, ils sont déjà 5 000, à 18h30 ils sont plus de 10 000, le feu couve. Il est 19h30, le défilé qui a énormément grossi se dirige vers la prison de la Santé aux cris de « libérez nos camarades » qui ont été emprisonnés après l'occupation de la Sorbonne le 03 mai. Mais ils sont à Fresnes Les étudiants sont maintenant 20 000 et se dirigent vers le boulevard Saint Germain.

Les leaders syndicaux des organismes étudiants Alain Geismar et Jacques Sauvageot demandent que l'on occupe le quartier latin « coûte que coûte ».

On se prépare à attaquer les CRS à coup de pavés. Les premières barricades sont érigées rue Le Goff et rue Gay Lussac, Elles seront rapidement des dizaines hérissées de drapeaux tricolores, donnant ainsi un petit air de commune à cette rébellion contre l'autorité établie. Le champ de bataille est en place, il ne manque plus que l'étincelle.

La télévision est inféodée au pouvoir et ne rend compte des événements qu'avec partialité. La censure existe bien.

Seule des radios indépendantes dont les émetteurs sont à l'étranger comme Europe 1 et RTL peuvent se permettre d'être objectives.

Je suis dans une voiture de l'APF jeune stagiaire, je porte les valises et ravitaille les têtes d'affiches comme je le peux. Ralph Pinto, Michel Forgit Jean Pierre Elkabbach. Ils feront carrière, pas moi....

Un dialogue de sourds s'est instauré entre Jean Roche le recteur qui vers 1h45 éconduit



ses interlocuteurs mettant ainsi fin aux négociations.

Louis Joxe le garde des sceaux et Christian Fouchet le ministre de l'intérieur donne ordre aux CRS de nettoyer les places. L'assaut est donné à 2h15. Aux cris de De Gaulle « assassin » et de « CRS SS » les étudiants résistent comme ils le peuvent, souvent soutenus des balcons par la population. Ils se réfugient dans les portes cochères qui leur sont hospitalières.

La dernière barricade tombe rue Thouin dans le quartier Mouffetard vers 5h30.

Saint Michel et Saint Germain sont une désolation. La nuit du 10 mai aura fait de nombreux blessés de part et d'autre, mais elle aura aussi réveillé les consciences et donné naissance à une autre vision de la société. En quelques semaines, la France a changé de siècle. Les jeunes, les femmes, les ouvriers ont réclamé plus de pouvoir, plus de parole, plus de liberté. Nombre de leurs rêves sont devenus notre quotidien.

Les accords de Grenelle font augmenter le SMIG de 35% pour les ouvriers et 56% pour les salariés agricoles. Le temps de travail hebdomadaire passe de 48 à 40h et nombres d'autres avancées encore qui font notre socle d'aujourd'hui. Ça valait le coup.

Je ne resterai pas sur le terrain, mon stage est terminé mais qu'elle chance j'ai eu de connaître cette révolution de l'intérieur.

\*

C'est à cette époque que je découvre les verbes, « grenouiller, glander, rien branler » etc. Ils passeront dans le langage courant, et à ce jour, deviendront le leitmotiv d'une certaine jeunesse réfractaire aux valeurs traditionnelles de la société. Le seul problème est qu'ils n'ont et ne feront jamais, mai 68. Ils rouspètent mais ne proposent rien si ce n'est

comme le disait fort justement le Général, la « Chienlit ».

Donc je grenouille, je glande, je traîne, de rades en rades, de boites en boites, de cuites en cuites.

Après mon expérience AFP je n'ai pas trop envie de redevenir « loufiat ». Mais faire quoi ?

Un organisme la Fédération de la chaussure recherche un rédacteur. Pourquoi pas moi ? Un père journaliste éditeur, un stage à l'AFP, je n'ai peur de rien, je postule.

Je me retrouve dans des locaux vieillots et surannés Boulevard Magenta. Je suis reçu par le Directeur de la fédération qui me pose toutes sortes de questions sur le domaine de l'édition. J'ai suffisamment trainé mes guêtres avec mon père et mon oncle dans les rédactions et imprimeries pour avoir un certain verni, tout au moins au niveau rhétorique.

Me voici bombardé rédacteur de la revue « Chausser ». En fait je suis le seul salarié, et quel salaire, je comprends la raison pour laquelle il y avait peu de postulants vrais professionnels. Qu'importe.

Je fais un état des lieux des objectifs avec le directeur de la fédération et nous convenons qu'il va falloir que je m'entoure, ne serait-ce que d'un ou deux collaborateurs extérieurs.

Bernard un ami qui a une petite boîte de graphisme publicitaire me recommande une certaine Elisabeth Camicas.

Je rencontre cette jeune femme. Babeth, elle fourmille d'idée et semble être bonne photographe.

J'ai carte blanche. Je l'embauche comme vacataire. Nous courrons les salons et les boutiques de chaussures et accessoires sacs, ceintures. Notre binôme marche bien.

Un soir elle nous invite chez elle avec Bernard et je rencontre son mari Michel.

Je découvre que c'est un tromboniste de renom qu'il a joué et joue avec les meilleurs : Maxime Saury, Claude Bolling, Bernard Laférière. Il a même accompagné Sydney Bechet lors de sa tournée en France.

Il accompagne aussi les grands artistes de variétés Gilbert Bécaud, Sacha Distel, Nicole Croisille et tant d'autres. Il tourne pas mal en Italie et sur la côte d'Azur.

Lorsqu'il est à Paris il se produit à la Huchette ou au Caméléon. Je ne manque jamais une occasion d'aller l'écouter. Michel Camicas fait partie des très grands noms du jazz.

Au bout de quelques temps José Bidegain le président de la Fédération de la Chaussure décide de changer complètement l'orientation de la revue. Je suis convoqué chez le directeur qui avec ménagement me fait savoir qu'il va devoir se passer de mes services, que j'ai fait un boulot formidable, blablabla blablabla.

Je regrenouille, je reglance, je retraîne. Je repotasse les petites annonces.

Dans ces années-là le chômage n'existe pas et si tu as un peu la niaque, tu peux te débrouiller.

ABC cherche un commercial. C'est qui ABC ?  
Je ne connais pas. J'y vais.

17<sup>em</sup> arrondissement, rez-de-chaussée un bureau sommaire, très sommaire. Il n'y a certainement pas des décennies qu'ils existent.

Une équipe jeune, très jeune mon âge.  
Christian, j'apprends qu'il est le C de ABC.

Il m'explique que la boîte vient d'enlever le budget publicité itinérante du cirque AMAR.

Ils ont une commerciale : Claude, une excellente vendeuse paraît-il, mais elle ne sait pas conduire et le job consiste à précéder le cirque sur les routes et à vendre de l'espace phonique et graphique publicitaire auprès du commerce local, qui sera décliné le soir de la représentation sous forme de panneaux ou d'annonces vocales.

Je ne savais même pas que ce type de publicité pouvait exister, mais il paraît que ça marche bien.

Je ne comprends toujours pas pourquoi ils ont besoin de moi si cette fille est si professionnelle. En fait je dois faire le chauffeur et tracter une caravane ou elle et votre serviteur auront leur base technique et vitale.

J'apprends aussi qu'elle est la petite amie du boss. Tout s'explique, coucher pas bouger.

Aller en avant pour la grande aventure sur les routes. Bien entendu nous sommes payés au pourcentage, nous avons intérêt à vendre.

Ils viennent de s'installer et ont contracté des contrats en Leasing pour les voitures quant à la caravane elle appartient à la dénommée Claude.

Je n'ai jamais tracté de caravane. Et surtout je n'en ai jamais garé dans un camping, car

le soir nous nous positionnons, de préférence dans ces lieux d'accueil, sécurisé et équipés de sanitaires et douches qui après une journée de démarchages sont toujours les bienvenus.

Claude est une petite bonne femme un peu plus jeune que moi, dotée d'un sacré caractère. Je ne dirai pas qu'elle est jolie, elle a du chien. Née d'une famille modeste elle à plus ou moins galéré jusqu'ici. Sa mère s'est totalement désintéressée d'elle la laissant en pension aux soins d'une vague Grand-mère chez laquelle elle-même avait été élevée. Pas très bon pour la stabilité tout cela. Et maintenant la voilà sur les routes dans un monde itinérant comme « gagneuse » pour ce Christian qui se comporte plus comme un « Mac » que comme un amant. Je dois gérer tout cela. Je vois bien qu'elle se sent déracinée dans un monde qui est loin d'être sécuritaire. De plus sa scolarité s'étant achevée au niveau du primaire, elle n'a pas le recul pour faire la part des choses.



Heureusement nous sommes en été et le trajet du cirque nous amène vers le sud, Vienne, Montélimar, Valence bientôt la côte.

Nous tournons une dizaine de jours en amont du cirque et le job est relativement facile. C'est le début de ce que l'on appellera plus tard le marketing et les PME et petits commerçants n'ont pas trop de difficulté à se laisser convaincre de ce que l'on n'appelle pas encore la PLV (Publicité sur le lieu de vente). Nous leur expliquons que toute la journée de la représentation la caravane qui sillonne la ville annonçant le spectacle du soir, avec force animaux et démonstrations des artistes diffusera leurs jingles et publicités. Que le soir ils seront repris au bord de la piste avec des banderoles.

Bien entendu ils payent à la commande, souvent en espèces, nous insistons, des fois qu'après réflexion ils reviendraient sur leur décision. Le délai de rétractation n'existe pas encore.

Bref nous brassons pas mal de fric et les comptes sont faits téléphoniquement tous les

soirs au téléphone par Claude qui prélève d'office notre commission. L'avenir nous confirmera qu'elle avait raison

Il arrive que nous remontions au cirque à la ville précédente et là c'est ma joie, j'assiste au spectacle. J'adore.

Claude me présente certains artistes qui me paraissent très abordables, ils nous acceptent. C'est comme cela que je rencontrerai le grand, l'immense Achille Zavatta. Profondément humain. Il est tunisien né à la Goulette et avant d'être l'Auguste international qu'il est, il a à peu près tout fait sur la piste. Musicien, dompteur, trapéziste, acrobate. Après de nombreux changements de propriétaire en 2019 Amar deviendra le Cirque Zavatta. Il y a Victor Saulevitch le dompteur russe et sa panthère Rany avec laquelle il aura un accident, mais qui sur la civière qui l'emporte interdira qu'on l'abatte, répétant entre deux râles que c'est de sa faute.

Il reviendra au bout de long mois couturé partout et se reproduira à nouveau avec elle. C'est cela le pardon.

J'aime tous ces hommes, toutes ces femmes. Ils n'ont pas ou peu d'égo, ils sont l'humilité même et pourtant ce sont des grands, des très grands artistes.

Nous sommes sur la côte et nous tournons depuis un peu plus de deux mois. Je sens bien que la Petite Claude n'est pas insensible à mon charme. De mon côté je dois reconnaître que si ce n'est pas le « coup de foudre » loin s'en faut, un petit coït en toute camaraderie ne serait pas pour me déplaire. Et puis nous sommes deux dans cette caravane, deux au bord des plages lorsque le boulot est terminé, deux sur la route en voiture. Deux aussi la nuit, mais chacun dans son lit, pour l'instant.

Je constate qu'elle n'est plus fusionnelle au téléphone avec son « mac ». Enfin un soir de « listel » bien frais ce qui devait arriver arriva. Nous mélangeons nos ADN et je dois reconnaître que c'est pas mal. Pendant un

petit mois nous remettons le couvert jusqu'à ce que nous soyons appelés en urgence à Paris.

Il n'y a presque plus rien dans le bureau, les minitels, les ordinateurs ont disparu, les armoires, lampes et autres objets aussi.

Les trois compères sont assis sur des chaises bancales avec un air de défaite affiché. Mais qu'avaient-ils espérés, que seul ce marché du cirque allait leur permettre d'assouvir leurs projets pharaoniques. Comme beaucoup, ils ont confondu chiffre d'affaire et bénéfices. Les voitures doivent être restituées. Le bureau rendu à son propriétaire. Je n'aurai jamais de fiche de salaire. Heureusement que nous avons ponctionné notre dû.

Je laisse Claude un peu déboussolée avec son « mac » et je rapatrie un petit studio que j'avais eu la sagesse de conserver dans le 13<sup>èm</sup> arrondissement.

Le téléphone. C'est Claude, je ne pensais plus à elle, elle veut me voir. Ah bon

Nous nous rencontrons au « Canon des Gobelins » et là, elle m'annonce froidement et sans préavis qu'elle est enceinte.... De moi. Oups ! j'ai du mal à réagir. J'essaie d'argumenter, mais rien n'y fait une logique implacable, évidemment nous ne sommes pas revus à Paris pendant trois mois alors le marché est difficile à avaler. Je n'ai que 28 ans et pas du tout envie d'être père. Pas de situation et la bague au doigt.... Il est vrai que nous sommes en 1974 et que les traditions sont encore bien ancrées dans l'inconscient collectif, d'autant qu'elle refuse avec véhémence d'envisager une interruption de grossesse.

Le mariage civil se déroule à la mairie d'Aix les bains où j'ai trouvé un job, retour à la restauration. Au moment où le maire prononce les phrases fatidiques d'engagement, je sais que je fais l'erreur de ma vie. Mais comme l'a dit le poète « *ne rougissez pas d'une erreur, vous commettriez une faute* ».

En fin de grossesse nous immigrons vers Chamonix. L'Hôtel Savoy en bas du Brévent

construit en pleine « belle époque » a connu de nombreuses vicissitudes en passant par les années folles et sa clientèle de riches excentriques, jusqu'à devenir la propriété du Baron Elie de Rothschild en 1960, qui vient de s'en séparer devant le gouffre abyssal des pertes. Depuis 1970 il est géré par le club méditerranées qui recherche un jeune maître d'hôtel.

Ma carte de visite est bonne je suis embauché.

Nous trouvons un petit appartement sympa dans un immeuble neuf et Claude « met bas » un 4 décembre.

Je suis moyennement heureux. Je ne l'ai pas voulu cette petite fille, je me suis fait piéger, et j'en voudrai longtemps à sa mère, qui me le fera payer très cher à travers une prestation compensatoire jusqu'à la fin de mes jours. La duplicité des femmes c'est parfois dément.

Le Trait les ateliers et chantier de la Seine maritime (ACSM).

Nous sommes installés depuis quelques jours, avec bébé, chien et mobilier chiné à la va vite. Bel appartement.

Encore une histoire à la « bana-bana ». Ma très chère sœur m'a présenté un couple ami, photographe de mode qui a racheté le fond d'une discothèque très connue dans les années 70 : Le Pressoir, qui vient d'arrêter son exploitation.

Claude Marais sentant le déclin des chantiers du Trait décide de s'investir dans la restauration à Rouen et crée une brasserie dans un immeuble historique « la Walsheim ».

Le Pressoir auréolé de son prestige d'être une des plus célèbres discothèques de la région est un gros morceau pour ce couple d'investisseur qui ne connaît rien à l'industrie hôtelière.

Ils me confient la direction de l'affaire. Pas facile de reprendre derrière Claude qui en a

fait le succès en faisant se produire les groupes français les plus célèbres et surtout en s'appuyant au niveau du personnel, barmen, DJ etc. sur une bande de copains présents depuis l'ouverture.

Je n'ai pas ces seconds couteaux avec moi et je vais le payer très cher. Je recrute ce qui sera une bande de bras cassés qui ne pensent qu'à me voler et à faire entrer les petits copains. La clientèle se dégrade, des échauffourées se produisent, je suis obligé d'avoir recours à un service de sécurité extérieur « Cavé Canem ». J'achète une arme, car je transporte la caisse en rentrant à la maison et 500 ou 600 entrées en espèces ça fait du fric.

Je produis pourtant quelques groupes célèbres de l'époque, Sassafras, Triangle Littel Bob Story, j'en oublie.

Au bout d'un an j'annonce que je suis crevé de cette vie et que j'arrête les frais d'autant que j'ai trouvé un job aux Gets en station.



Les boss n'apprécient pas, je leur conseille alors de venir le tenir eux même ne serait-ce que deux trois Week end, ils comprendront. Ils ne le feront pas et ferment. J'apprendrai très peu de temps après que l'établissement à entièrement brulé. Pas de victime, il était vide, mais ils devaient avoir une bonne assurance pas trop regardante.

Jamais je ne me réinvestirai à grande échelle dans le monde de la nuit, discothèque ou autre. Je n'en garde pas un bon souvenir. Bon c'est une expérience.

Nous voici aux Gets. Hôtel le Sabaudia. Il y a une petite discothèque le « Bidule » sous l'hôtel avec une petite salle de restaurant nocturne, environ 25 couverts triés sur le volet.

La clientèle est huppée, le club est privé, il faut montrer patte blanche et surtout faire briller la monnaie.

Les moniteurs de ski sont persona grata et moyennant gratuité des consommations me ramènent toute la clientèle haut de gamme qui se pavane sur les pistes. Les filles sont souvent magnifiques et ça ne va pas fort avec Claude qui pouponne à corps perdu. Ce qui me confirme que je n'ai été qu'un géniteur.

Vers 2h00 le barman cuisiner s'installe au grill et confectionne de monstrueuses côtes de bœuf pour les affamés du petit matin.

Dans la journée il m'initie au ski, c'est un gars du coin, un Devouassoux. Pouvais-je rêver meilleur moniteur ?

Gerard son cousin vient de perdre la vie à 5 500m dans l'Everest. Il en parle souvent lui vouant une admiration sans borne.

Mon expérience Pressoir ne m'a pas laissé de souvenirs impérissables, mais celle-ci me convient mieux. Clientèle confidentielle, le gotha, certains arrivent en hélicoptère à la station. De plus ils sont charmants comme quoi le fric n'empêche pas la gentillesse. En parlant de fric, les pourboires sont royaux.

L'expérience discothèque bis étant terminée en fin de saison. Me voici à nouveau sur le carreau. La saison est terminée mais le patron accepte de nous héberger encore quelques jours jusqu'à ce que je retombe sur mes pattes.

Heureusement les petites annonces du journal « l'hôtellerie » sont bien faites. Quant au chômage à cette époque je l'ai déjà dit, je ne sais même pas comment s'écrit le mot.

Bref me voici dans les bureaux d'Orly restauration à la Défense Rueil. Ils viennent de concevoir un nouveau concept « les grils 4 Pentes » et cherchent des responsables d'exploitation

Je suis reçu par le chef de division. Sympa, nous accrochons, mon CV fait le reste.

Je dois commencer dans une huitaine à Poitiers en duettiste avec un manager plus aguerri que moi. Ensuite si tout va bien j'aurai ma propre unité.

Je passe par tous les postes, cela va du ménage aux achats en passant par la grillade, la gestion des réservations, l'accueil, le service et même la plonge.

Au bout de deux mois, ce stage est validé par un diplôme maison de gérant d'unité niveau 1

Je suis ensuite muté sur Grenoble Marie Renouard. Il s'agit de coordonner les travaux en 11 semaines, de recruter le personnel, d'ouvrir le grill et de mettre en place un gérant. J'ai la tête dans le guidon et de plus notre couple prend l'eau. Je ne vais pas chercher les responsabilités, je pense que nous avons des torts tous les deux, quoique de son côté Claude n'a jamais voulu l'admettre et que moi de mon côté j'ai toujours la rancœur de mettre fait piéger.

De plus notre fille vient de tomber très gravement malade. Les toubibs ne savent pas ce qu'elle a. On parle de maladie de Crohn. En fait ils ne savent rien. Elle est hospitalisée à L'hôpital de La Tronche Grenoble et je vais la voir le plus que je peux,

elle me fait penser à un pauvre petit chat sous-alimenté.

Le toubib référent du quartier nous reçoit et nous fait comprendre qu'il faudrait la faire hospitaliser à Necker aux enfants malades à Paris. Dont acte mais allez-vous battre contre le corps médical. Ils ont leur cobaye et ils ne veulent pas la lâcher.

Nous mettons une stratégie en place je prendrais ma fille pour un weekend, mais ne suivrait pas le protocole, de ce fait ces défenses immunitaires vont se casser la figure. Il faudra bien lorsque je la ramènerai jurant que j'ai suivi les prises de médicaments à la lettre, qu'ils se décident à la transporter sur Paris. Nous l'exigerons.

Pendant ce dernier weekend j'ai pu l'amener chez mes parents à Aix les Bains. Je suis heureux que papa ai pu la voir avant de mourir.

\*

L'hélicoptère l'emporte vers Necker. Service du Docteur Claude Ricour. Nous n'avons pas le droit de la voir pendant deux mois, ils veulent l'isoler et surtout la retaper avant d'envisager quoique ce soit.

Je viens de lâcher Grenoble, et d'être muter sur Mornas Autoroute avec la même mission. J'ai quitté le domicile conjugal et entame une procédure de divorce, dont la finalité sera cette fameuse prestation compensatoire mensuelle à vie.

Compensatoire de quoi, je me le demande, elle a trouvé un excellent job chez Elizabeth Arden et gagne très bien sa vie.

Je trainerai ce boulet financier jusqu'à ma mort, et ceci pour mettre fait piéger par une petite maline qui cherchait un géniteur mais pas un mari.

Toutes les deux semaines je prends l'avion pour aller voir ma fille qui a l'air de se requinquer quelque peu mais dont l'organisme n'accepte toujours aucune nourriture solide.

Un jour nous avons rendez-vous avec le Professeur Claire Fékété, qui sans être encore la sommité médicale qu'elle deviendra par la suite n'en est pas moins ce que je considère aujourd'hui comme la plus clairvoyante de tous les médecins que j'ai pu rencontrer par la suite.

Elle nous a réuni tous les deux.

« Voilà je vais vous faire une proposition. Nous ne savons pas ce que votre fille a développé comme maladie, nous savons que ce n'est pas cancéreux, que ce n'est pas viral etc. »

S'en suit une liste des maladies qu'elle n'a pas.

Ça nous fait une belle jambe, moi ce que je voudrais, c'est savoir ce qu'elle a.

Elle abonde dans ce sens nous affirmant qu'elle aussi, mais qu'en l'état actuel des choses si nous ne tentons rien dans quelques semaines elle sera certainement morte.

Alors ?

Alors je vais tenter une opération avec votre autorisation. Opération qui sera une première.

Votre fille est petite, sa croissance n'a fait que débiter son organisme est en pleine mutation. Nous allons donc sacrifier le colon qui semble être le siège de toutes ses misères en même temps nous allons aussi raccourcir le gros intestin et nous dévierons le système sur un anus artificiel de façon à le mettre au repos. En fonction de l'évolution, au bout de quelques semaines ou quelques mois nous raccorderons à nouveau l'appareil digestif à l'anus.

Docteur, combien de chances pour que cela marche ?

Je ne peux pas vous répondre, ce sera la première fois que je fais cela.

Et si ça ne marche pas.

L'espérance Monsieur, pas l'espoir, l'espérance et dans ce cas précis j'ajouterai la foi. La Foi c, cette ferme assurance des



choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. Il faut y croire Monsieur si non que nous reste-t-i ? Nous nous regardons avec la maman. Pas besoin de parler nous nous sommes compris.... Pour la première fois.

Allez-y Docteur.

Je pense en moi-même si l'autre « grand Babu » là-haut se manifeste sur ce coup-là, je suis prêt à le vénérer. J'irai à Lourdes, à Saint Jacques de Compostelle à Fatima où il veut mais je saurai lui dire merci.

\*

L'opération s'est bien déroulée.

A ce sujet je précise que je n'ai jamais entendu un chirurgien vous annoncer à votre réveil, qu'il est désolé, qu'il vous a complètement raté. Non il est toujours content de lui. L'autosatisfaction, il connaît le veinard. Et si des complications surviennent ce n'est pas lui. D'ailleurs il est tellement sûr

de lui que depuis quelques années, il vous fait signer une ribambelle de formulaires le dégageant, en tout état de cause, de toute responsabilité.

\*

Je suis à Mornas lorsque je reçois un coup de fil d'un Monsieur que je ne connais pas qui se présente comme ayant été un client du grill.

Il habite Valence et souhaite me rencontrer. Il prétend avoir une proposition d'ordre professionnelle à me faire.

Pourquoi pas ? qu'est-ce que je risque, je suis en fin de mission sur Mornas et je vais devoir passer la main à un successeur pour me déployer sur une autre unité en gestation. Pas très confortable de changer de site géographique tous les 6 ou 7 mois.

D'autant que la gamine vient d'être transportée en banlieue parisienne à Margency et que je prends l'avion tous les 15 jours. J'alterne avec sa mère.

Elle est toujours nourrie par sonde gastrique et ses selles sont observées à la loupe. Pour l'instant l'état est stationnaire.

\*

Valence une villa cossue, très cossue un grand parc arboré. Guy D. m'attend dans un salon bourgeois, meublé avec goût.

Le premier contact est chaleureux quoiqu'un peu emprunté. Il cherche à me mettre à l'aise. Je ne suis pas habitué à la grande bourgeoisie provinciale. Un excellent Knockando 18 ans détend l'atmosphère. Je lui donne mon CV qu'il regarde assez brièvement me semble-t-il

Il m'interroge sur ma famille, sur mes attentes dans la vie, sur mes réalisations personnelles.

Je me dévoile sans toutefois me mettre à nu car je crois avoir percé son jeu. En fait c'est le bonhomme qu'il cherche à évaluer.

Il me dit être venu plusieurs fois sur le grill de Mornas et que c'est ainsi qu'il m'a repéré.

Enfin il déballe son affaire. Ouf j'ai cru que jamais on y arrivera. Ancien dentiste il a vendu son cabinet pour investir dans l'hôtellerie. Il est propriétaire en franchise du Novotel de Valence ainsi que de l'Ibis. Il vient de reprendre le pas de porte d'un hôtel « Cristel » à Saint Etienne. Cette petite chaîne indépendante vient de déposer le bilan et il a enlevé le morceau dans de bonnes conditions.

Paul Dubrule le co-patron du groupe ACCOR lui donne la franchise Mercure. Il cherche un directeur. L'affaire est au plus bas, elle a été laissée à du personnel en place de l'époque Christel. Par contre il est très bien placé, en bas de la rue Bergson à deux pas du stade Geffroy Guichard et les verts sont au pinacle.

Une nouvelle aventure m'attend. J'en ai profité pour me remarier, nouveau job nouvelle femme. Une ancienne cliente du grill 4 pentes de Grenoble que j'avais revue de temps en temps et avec laquelle je pense avoir trouvé un certain équilibre. Elle est cadre au Crédit Agricole de Vienne (38) nous décidons donc de vivre à mi-chemin entre Vienne et Saint Etienne afin de couper la poire en deux au niveau des trajets. Nous posons l'ancre à Saint Chamond.

Je me jette à corps perdu dans la remise à l'eau de ce Mercure 117 chambres dont 2 suites, 8 étages, 2 parkings souterrains.

Je dois tout réorganiser, recruter du personnel, en virer d'autres qui à la réception avait pris l'habitude de taper dans la caisse grâce aux « days uses coquins »

Réouvrir le Bar qui avec les matchs est une véritable manne, réouvrir le restaurant, les salons. Un véritable challenge, j'adore.

D'autant plus que mon boss me fiche une paix royale, seuls les chiffres l'intéressent. Un coup de fil par semaine.

Le taux d'occupation grimpe en flèche, il est vrai que nous sommes partis de si bas et puis Mercure c'est le groupe Accor.

Je réajuste les prix au niveau du marché, mais au bout d'un certain nombre de mois d'exploitation j'ai la conviction que nous courrons après une sorte de miroir aux alouettes.

Le propriétaire des murs est Saggel Vendôme groupe de l'UAP et là mon boss, pour une fois a mal négocié le contrat de location. L'indexation du loyer fait que l'augmentation sera exponentielle et souchée sur le CA.

On se mord la queue.

Nous allons être en fin de bail des trois premières années, le Boss décide de casser le contrat. Nous sommes propriétaires du fond. Il fait venir une escouade de déménageurs et rapporte tout le mobilier sur Valence, jusqu'à la dernière petite cuillère, même la déco, les radiateurs et les lampes sont du voyage. Il ne reste rien en cuisine,

rien nulle part. Lorsque les « pingouins » de Sagel Vendôme viennent faire l'état des lieux et rechercher les clés, ils en tombent sur le cul, fulminent profèrent des menaces, rien n'y fait nous sommes propriétaire du fond c'est-à-dire du meublant, ils ne s'attendaient pas à ça. Ah vous n'avez pas voulu négocier mes lascars, maintenant vous avez l'air malin avec votre coquille vide. Il va y avoir des promotions chez Saggel Vendome.... C'est certain.

En attendant me revoilà le bec dans l'eau.

Avec le Boss nous nous sommes quittés dans d'excellents termes.

Il m'aide à créer mon restaurant à Vienne. J'emporte le fourneau, un grand frigo, du matériel de cuisine et le Chef Jean François que j'avais débauché à Vergé au Moulin de Mougins.

Son épouse sera présente à l'enterrement de papa à Aix les bains. J'ai apprécié nos relations, malheureusement nous ne nous reverrons jamais. Plus tard il implantera le

Novotel de Toulon et notre matériel Mercure y trouvera en partie sa place.

Rue Molière en centre-ville. Vienne une petite rue parallèle au cours Romestang et perpendiculaire au cours Brillier. Vienne encore auréolée de son grand chef de cuisine Fernand Point le père spirituel de tous les futurs grands chefs : Bocuse, Troisgros, Vergé et tant d'autres qui sont passés sous ses fourches caudines. Lorsque j'arrive Mme Point est encore de ce monde. Merci Mado de m'avoir ouvert mon livre d'Or. Vienne la Cathédrale et le procès des Templiers. Vienne et ses embouteillages durant les grandes migrations estivales. Vienne un petit air de midi et qui une fois passé est la porte ouverte sur le sud.

Une ville à taille humaine 35 000 habitants qui pour la plupart travaillent à Lyon qui est à une encablure. Vienne ville d'accueil des Arméniens qui ont trouvé refuge et se sont implantés après le génocide. Une ville de petits commerçants de petits boutiquiers où il fait bon flâner l'été. Le temple de Livie, le théâtre antique dans lequel débutera un



festival de Jazz aujourd'hui incontournable. Vienne et sa vierge Notre Dame de Pipet là-haut sur le belvédère qui domine la vallée du Rhône. D'abord dédiée à notre Dame de la Salette en 1879, elle deviendra tout simplement notre dame de Pipet.

Vienne et son marché du samedi matin qui draine les populations avoisinantes depuis des kilomètres.

Vienne où il fait bon vivre. Je vais m'y plaire un peu plus de huit ans.

Mais pour le moment il faut exister et là je me suis attelé à un drôle de morceau. J'ai énormément emprunté. Il est vrai que mon épouse est cadre supérieure au Crédit Agricole local.

Me voilà à la tête d'une ruine en centre-ville. Six mois de travaux, nous n'avons gardé que les murs en pierre que nous avons fait rejointoyer. Nous avons rehaussé ce qui sera la salle de restaurant et mis en place une mezzanine où je peux accueillir en plus une quinzaine de couverts. J'ai délocalisé une

cheminé grandiose trouvée à Montélimar dans laquelle on pourrait faire cuire un bœuf. Quelle galère pour la démonter la transporter et la remonter.

Mon Beau-frère Jacky patron d'une petite boîte de travaux dans le Jura est venu me faire un crêpi jeter gratter bourguignon, à la main, quel courage.

La déco est superbe le matériel aussi dans les tons fuchsia et vieux rose. J'ai mis le paquet. En cuisine une grande partie du matériel récupéré au Mercure.

Mon étude de marché me convainc qu'il y a peu de concurrents sur le créneau que je vais exploiter. Deux, peut être trois. De plus ils semblent érodés par le temps, n'ont pas changé leur carte depuis des lustres et correspondent tout à fait aux semis gastros d'antan. Avec clientèle petite bourgeoise du dimanche midi et VRP la semaine.

Si je me débrouille bien et que je frappe d'entrée je devrais faire un malheur. Jean François était tout de même numéro trois chez Vergé au Moulin de Mougins. Quant à

moi je maitrise parfaitement l'évènementiel et je vais le prouver.

\*

Les travaux se terminent, nous prévoyons l'ouverture sous quinzaine.

Créer l'évènement. J'en discute avec mon Chef Jean François ainsi qu'avec mon épouse qui connaît bien la mentalité des Viennois. La carte du restaurant est prête. Ou plutôt le menu carte. Nous avons décidé de faire un menu carte à deux variantes, deux ou trois plats, desserts, ce qui permet deux prix fixes différents et deux options, un repas d'affaire pour le midi et l'autre plus festif le soir. Nous sommes dans les années 80 et rien que cette formule est relativement novatrice.

Mais ce n'est pas créer l'évènement en amont. Il y aurait bien la possibilité d'annoncer l'ouverture à travers l'achat d'espace Presse papier et radio, mais là encore cela me parait simpliste. Non je dois

créer l'évènement. A force d'en parler, il me vient une idée et je demande à Jean-François s'il se sent de taille à inventer un plat pour l'ouverture. Il est perplexe, en gastronomie rare sont les chefs qui ont inventé vraiment un plat, la soupe VGE peut-être et encore ce n'est qu'une soupe d'huîtres revisitée par le Grand Paul. Encore fallait-il le faire. Jean François me suggère un entremet sous forme de dessert.

L'idée me plait bien : pour les amateurs il s'agit d'une génoise à froid coupée en deux dans son épaisseur et garnie de rondelles de bananes, le tout nappé de crème fraîche fouetté et pulvérisé de paillettes de noix de coco, l'entremet est servi entouré d'un cordon de sauce chocolat chaude.

Nous faisons des essais et incontestablement c'est non seulement délicieux, mais le mariage de la banane de la crème fouettée de la noix de coco et du chocolat amène une note d'exotisme qui en laissera plus d'une ou plus d'un pantois. Intuitivement je sais que l'on tient quelque chose.

Je me précipite chez un graphiste publicitaire lyonnais et je lui donne les éléments pour une annonce presse. Cela donnera

Le restaurant le MOLIERE ouvre ces portes  
Lundi prochain

Soyez son premier client et devenez  
célèbre.

Un plat portera votre nom et sera présent à  
la carte de ce restaurant

Dès le lendemain de la première parution je croule sous les appels téléphoniques. Renseignements, réservations. Au bout de deux jours je suis obligé d'annoncer que nous sommes complets, ce qui a comme effet d'avoir encore plus d'impact dans l'inconscient collectif : « *tu te rends compte ils sont déjà complets* ».

Maintenant il ne va pas falloir se rater. Il faut que ce premier client soit une célébrité locale et non pas un « pinpin » de passage que je ne reverrai jamais, la Presse doit s'emparer du sujet. D'autant plus que malin comme un

singe j'ai invité les correspondants locaux du Progrès et de Lyon-matin en déjeuner de couturière, que je suis un annonceur et qu'ils me promettent de me suivre dans cette aventure novatrice, qui les amuse beaucoup.

Mon épouse me met en relation avec André T. un promoteur immobilier que tout le monde connaît et qui draine derrière lui une cour de notables et de chefs d'entreprises. Rendez-vous est pris, l'idée lui plaît, il sera mon premier client.

Le grand jour est là. La veille je suis allé présenter mes civilités à Mado Point, la veuve de Fernand, elle est âgée mais loin d'être gâteuse, elle m'a reçu dans un petit salon de son fameux restaurant, la Pyramide, son sommelier-chauffeur- confident nous a servi une coupe de ce crémant brut Laurent Perier qu'elle adore, et qui lui rappelle son grand homme. Il lui en reste en cave, elle les économise sachant que la production de ce demi-mousse est terminée depuis 1975.

Guy Thivard est encore aux commandes en cuisines et a su conserver les trois macarons

historiques de la maison Point qui avait vu passer les célébrités du monde entier.

Lorsqu'elle décédera en 1986 la cathédrale de Vienne sera trop petite pour accueillir la foule d'anonymes et de célébrités, venus parfois du fin fond de l'Amérique du Sud, du Japon ou du Canada pour accompagner cette femme qui avait survécu avec dignité à une légende. Quant à la brochette de chefs étoilés je ne vous en parle même pas.

J'y étais.

En pensant à elle je repense à cette histoire qui se racontait dans le milieu. Deux clients arrivent pour déjeuner à 14 heures.

*"Désolé messieurs, mais il est trop tard.*

- *Oh, donnez-nous n'importe quoi.*
- *Messieurs, si vous voulez n'importe quoi, vous n'avez qu'à aller n'importe où ! "*

C'était aussi ça Marie Louise Paulin la petite coiffeuse qui avait épousé un ogre.

Et bien le croirez-vous je suis venu avec mon livre d'or dont je n'ose même pas lui parler. C'est elle qui me demande :

- *Au moins avez-vous un livre d'Or ?*
- *Oui Madame, puis-je vous le montrer ?*
- *Votre projet me plait, et je crois que vous les avez bien eus avec votre idée de création d'un plat pour votre premier client, il aurait aimé cela mon Fernand, vous n'avez pas froid aux yeux et puis votre carte me plait aussi. Jeune homme je vais vous le dédicacer en ouverture.*

Cette dédicace a été ma légion d'honneur, je ne vous dirai pas ce qu'elle avait écrit, c'est notre secret à Mado et moi.

Je suis certain que là-haut lorsqu'elle est arrivée, Dieu avait mis de côté une bouteille de crémant Laurent Perier pour elle.

Pendant les quatre ans que nous nous sommes connus j'allais la voir de temps en temps, elle me parlait de l'époque faste de la



« Pyramide », les années Cocteau, Fernandel, Colette, Sacha Guitry, Curnonsky.

Elle évoquait la magnificence et la sagesse de Pantagruel mais aussi parfois les éclats de son Jupiter de mari qu'elle adorait. Son côté facétieux aussi, comme le jour où il avait fait accrocher ses sous-vêtements au sommet de la Cathédrale, ce qui lui avait tout de même valu quelques ennuis avec le clergé.

Je ne me suis jamais ennuyé en sa compagnie.

Il est midi. André T et ses invités font leur entrée. Vers 13h30 nous amenons l'entremet qui lui est dédié et portera son nom. Discrètement les deux copains journalistes se sont introduits. Le restaurant est plus que complet. Je fais une annonce précisant l'évènement. C'est bon enfant mais tout de même avec un côté légèrement officiel. Les flashes crépitent. Les clients applaudissent. Je présente le Chef, Jean François qui s'est tellement investi dans cette opération. Standing ovation. Le promoteur est ravi, persuadé qu'il passe à la postérité. Il

commande le Champagne, du Gosset RD (récemment dégorgé). Tous ces gens du premier jour deviendront mes ambassadeurs beaucoup d'entre eux resteront des amis. Comme le disait Maurice Chevalier :

*« Réussir son entrée et aussi sa sortie, entre les deux tu meubles »*

Le lendemain photos dans la presse, articles élogieux. J'ai réussi mon entrée.

Un peu plus d'une année que je suis ouvert. L'effet ouverture s'est estompé.

Je dois trouver autre chose. Et là une idée toute simple me vient à l'esprit. Si nous faisons le tour de France gastronomique de nos provinces.

Chaque région à ses spécialités, il suffit de les mettre en exergue pendant une quinzaine de jours. La fusion n'est pas encore passée et nous comptons 22 provinces sans compter les îles. Nous en aurons donc pour un peu plus d'une année pour notre tour de France.

Le chef et moi-même nous nous investissons dans des recherches « gastronomico-culturelles »

Nous démarrons notre périple.

Tous les matins je suis au Marché d'intérêt national. Je côtoie les plus grands. Le Pape, Paul qui de temps en temps nous fait l'honneur de sa présence. Pierre Orsy de la place Kléber, Christian Tetedoie de l'antiquaille et d'autres, des Meilleurs Ouvriers de France, des étoilés de la « bible ». Je me fais tout petit devant ces monstres. Pourtant globalement ils sont sympas. Vers 6h00, Il m'arrive même d'être accepté à leur table devant une douzaine d'huitres et un gros plant bien frais. Hé ! gamin vient avec nous. C'est mon graal !

Dans ces cas-là Jean François gueule car je ne rentre que vers 10h00 et comme Vatel qui attendait la marée, il attend sa « came », car nous ne travaillons que du frais. Je n'ai un congélateur que pour les glaces.

Notre première semaine est encore un succès. C'est la Bretagne, nous avons frappé

un grand coup, les fruits de mer, la soupe VGE, le filet de Saint Pierre à l'oseille, les rillettes de poisson et bien entendu l'incontournables Kouign Amann. Le muscadet, et pour terminer en beauté le « lambig » cette eau de vie de cidre aussi appelée Fine de Bretagne, le pendant du calvados normand.

Là encore j'ai mis les amis journalistes dans le coup. Ils me suivent à nouveau et j'ai droit à des rédactionnels annonçant l'évènement.

J'ai aussi la joie et la surprise d'apprendre que les guides gastronomiques nationaux m'ont repéré. Je suis dans le Gault et Millau, le Champérard, le Bottin gourmand et surtout le Michelin. Les notes sont bonnes même si je n'ai pas de macaron, tout de même deux fourchettes. Voilà qui booste le Chiffre d'affaires. Le chef est heureux car ce classement je le lui dois en grande partie.

Cette aventure va durer un peu plus d'une année. Je ne désespère pas, je suis crevé 5h00 le marché et 23h00 minuit la fermeture.

Les noctambules apprécient l'ambiance la qualité, l'accueil et la cheminée.

Par contre mon couple commence à battre de l'aile.

Il est certain que les horaires ne correspondent pas, que nos motivations ne sont pas les mêmes, que plus cela va, plus je deviens quelqu'un de public. Le dimanche jour de fermeture, je dois m'occuper du parc de la maison ou recevoir des amis.

Il n'y a pas adéquation entre nos objectifs, et je peux le comprendre.

Nous venons d'acheter une petite propriété montée Saint Marcel. Ma fille est enfin libérée de sa sonde. Le professeur Fékété vient de reconnecter l'intestin grêle à l'anus et la métamorphose à l'air de fonctionner. Bien entendu nous devons surveiller l'alimentation. Pas de gluten, et une liste d'aliments interdits qui ressemble à l'inventaire de Prévert.

Sa mère a déménagé sur la région parisienne et je la vois peu, car pour elle je suis responsable de tous les maux. Elle va même jusqu'à prétendre que c'est à cause de ma décision de divorcer que la petite est tombée malade. Psychosomatique dit-elle. Du grand n'importe quoi. Je découvre que lorsque la rancœur est tenace et la méchanceté vivace, la bêtise est un gouffre abyssal.

Comme l'a si bien Nietzsche : « *Dans la vengeance et en amour, la femme est plus barbare que l'homme* »

Je suis en troisième année d'exploitation. Il me faut une nouvelle idée.

En face de Vienne à partir de Saint Romain en Gal s'étendent les célèbres vignobles des appellations Côte-Rôtie, Condrieu et Château Grillet

La Côte-Rôtie obtenue à partir des cépages Sirha et viognier dans une limite de 20% maximum donne des vins puissants, riches en tanin, avec de forts potentiels aromatiques. L'appellation s'étend sur les

communes d'Ampuis, Saint Cyr du Rhône et Tupins-Semons, les rendements sont très faibles environ 36 hectolitres à l'hectare sur des pentes qui parfois vont jusqu'à 60%, qui sont retenues par de petits murets en pierres sèches que l'on appelle « cheys » et dont certaines datent de l'époque romaine. Autant dire que tout le travail ainsi que les vendages se font à la main

Le Condrieu ce fabuleux vin blanc obtenu à partir d'un seul cépage, le Viognier est produit sur les communes de Condrieu, Vérin, Saint Michel du Rhône, Chavanay, Saint pierre de Bœuf, Malleval et Limony à cheval sur trois départements : Le Rhône, la Loire et l'Ardèche. Là encore nous sommes sur une diffusion confidentielle sur moins de 200 hectares.

Sa robe est jaune pâle avec quelques reflets verts. Très parfumé il offre des notes florales de violettes et une bouche fruitée de mangue, pêche blanche et abricot.

Ce vignoble englobe le Château Grillet, la plus petite appellation de France avec 4

hectares pour au maximum 85 hectolitres produits par an.

Le Château Grillet avec ses notes suaves de miel et pâte d'amande donne lieu à des tractations homériques ne serait-ce que pour en obtenir une ou deux bouteilles exclusivement vendues à la propriété. Je me dis qu'il y a là encore quelque chose à faire car ces vignobles sont en train de se relever d'une période difficile pendant laquelle ils étaient quasiment abandonnés du fait de la non rentabilité du produit

Une fin d'après-midi je réunis quelques clients et amis acquis à ma cause et expose le projet.

Il s'agit de créer une confrérie bachique dont l'objet sera de promouvoir ces vignobles. Il s'agit de frapper rapidement et en toute discrétion sachant que si cette idée s'ébruite elle sera immédiatement cooptée par l'un des deux ou trois leaders du marché.



Or le but est justement que cette confrérie soit indépendante et absolument pas inféodée à un producteur.

Une bonne douzaine de participants me suivent dans mon projet, je nomme immédiatement un bureau, m'autoproclame Grand Maître de l'Ordre de Saint Romain, crée un rituel d'intronisation, ainsi qu'un uniforme avec grande cape, chasuble et médaille appropriée.

Le lendemain je dépose les statuts avec le siège au restaurant, ouvre un compte bancaire.

J'ai pris tout le monde de vitesse, mes amis journalistes font état de cette création dans leurs colonnes, c'est un véritable tsunami dans le vignoble, je l'ai appris par la suite. Trop tard les p'tits gars, fallait en avoir l'idée et le faire.

Pendant les quelques années de l'existence du Molière j'organiserai des intronisations des challenges, des rallyes et progressivement je serai accepté par les

vignerons car ils comprendront que d'avoir leurs vins à ma carte et de promouvoir leur terroir ne peut que leur être bénéfique.

Là encore, Cette opération aura une belle incidence sur la notoriété de mon restaurant.

*« On va diner chez le Grand Maître des Côte-Rôtie ».*

\*

Vendredi 13 mai 1983, je suis dans un petit local, sorte de cabinet noir faiblement éclairé par une bougie Je suis à moitié dévêtu, j'ai froid, je suis impressionné, devant moi des objets dont je me demande ce qu'ils peuvent bien signifier. J'ai été amené là parce que j'ai déjà passé des étapes pour être reçu Franc-maçon. Trois hommes sont venus à tour de rôle pour discuter avec moi, quand je parle

discussion c'était plutôt des interrogatoires sur ma vie, mes attentes, mes lectures, etc.

Puis j'ai été convoqué et après m'avoir mis un bandeau sur les yeux, assis sur une chaise, j'ai subi à nouveau le feu roulant d'autres interrogations.

Je me demande bien pourquoi et surtout par qui j'ai été pressenti pour entrer en Franc-maçonnerie. A ma connaissance je n'ai personne autour de moi qui le soit ... Il est vrai que sans être secrète cette assemblée d'hommes est très discrète.

La porte s'ouvre on vient me chercher, j'ai à nouveau un bandeau sur les yeux.

La cérémonie se termine. Je sens que l'on me prend par la main à droite et à gauche, on m'enlève le bandeau, je cligne des yeux la salle n'est pas très éclairée, je suis dans une sorte de ronde, ils se tiennent par la main et là, stupéfaction, j'en reconnais certains comme étant des clients du restaurant, ils me sourient tous et on l'air particulièrement heureux.

On me lâche les mains et on me demande de me retourner. Je me trouve nez à nez avec moi-même mon visage se reflète dans un grand miroir tenu à hauteur par un homme qui d'un coup le baisse. Oh ! Jean. Jean M. Un client, que dis-je un client, un ami, il m'embrasse m'appelle son filleul. C'est donc lui qui est à l'initiative de cette cooptation. C'est donc lui qui me fait ce cadeau.

Je m'en souviendrai toute ma vie aujourd'hui que tu as rejoint l'Orient éternel, merci mon Jean, merci mon frère.

Mais cette débauche d'activité n'arrange pas mon couple. Nous nous croisons, quelquefois!

\*

Un Dimanche matin alors que nous roulons ensemble en vélo Jean François m'annonce qu'il veut me quitter. Son épouse s'ennuie elle veut retourner dans le sud afin de retrouver sa famille, j'essaie bien

d'argumenter, mais je sens que rien n'y fera c'est une décision prise de longue date.

Je lui demande de me laisser deux mois afin que je me retourne.

Il est parti depuis deux semaines, je le regrette en tant que Chef, en tant que collaborateur, en tant qu'homme.

Pendant un peu plus d'un an je vais essayer des gens qui se prétendent Chefs mais qui brillent surtout par leur incompétence. Aucun n'arrive à la cheville de mon Jean François, ils vont me « ficher mon restau en l'air, ces guignols ». Pour l'instant je sens que je surfe toujours sur la vague qui m'a valu mon succès mais il ne faudra pas longtemps pour quelle vienne mourir sur la grève.

Je cherche un acheteur. Pas facile. Enfin je trouve un couple qui semble avoir la maille, mais ils sont hésitants. Je leur propose une année en gérance libre de façon à faire le point et à sortir un premier bilan qui, s'il est positif et il le sera, leur permettra de

concrétiser le financement de l'achat du fond avec un banquier sérieux.

Ça leur plait bien cette solution.

Nous signons. Quant à moi, maintenant il faut que je fasse quelque chose. Je n'ai pas envie de remonter une affaire, ni d'en reprendre une. Ce ne sont pas les occasions qui manquent, on m'en propose à Lyon, des affaires en or (paraît-il). Il se trouve que je sais lire un bilan, pas celui du comptable, mais celui qui va aux impôts. En Or, dites-vous.....

Nous ne devons pas avoir la même notion de la densité de l'Or en termes de carats. Dans la plupart des propositions que l'on m'offre, on est plutôt sur du cuivre de mauvaise qualité, mais on est loin de l'or. Un jour j'entends dire que le propriétaire d'un hôtel-restaurant de Chatillon sur Chalaronne dans l'Ain recherche quelqu'un pour établir un audit organisationnel et commercial d'un fond qu'il vient d'acheter.

Je le rencontre. Un homme sympathique fils de harki, autodidacte, passionné de golf et propriétaire de deux affaires en montagne.

Nous faisons affaire et connaissant mon passé il me demande non seulement d'établir l'audit mais aussi de mettre en place les procédures afin de rentabiliser cet outil.

Le potentiel existe et par le passé cet hôtel restaurant a eu des heures glorieuses.

Mais il est fermé depuis plus de 5 ans et il est en piteux état.

Un « responsable-gardien » quelque peu voyous héberge un réseau de « périprostiputes » qui amènent leurs clients en toutes quiétudes. Lui touche son pourcentage, ce que l'on pourrait assimiler à un « job de souteneur ».

Je préviens de suite le propriétaire qui tombe de la commode, pensant que ce triste sire était un gardien « honnête ».

La première des choses, le virer ainsi que ses « ouailles »

Je pressens que ça ne va pas être facile. Heureusement il n'appartient pas à un gang et travaille en freelance.

Je préviens deux amis, un commissaire et un inspecteur de police. Ils sont sur Lyon mais ont des amitiés dans l'Ain.

Un jour ils viennent discrètement en éclaireurs et effectivement ne sont pas long à constater les faits.

La semaine suivante vers 15h00 les gendarmes débarquent, embarquent le « souteneur » ainsi que quelques nanas qui butinaient le client.

Je n'en ai plus entendu parler.

Ceci étant, la place est propre, mais est-elle rentable ? Chatillon sur Chalaronne ce n'est pas Saint Tropez...



Même si cette bourgade au cœur des Dombes possède de nombreux atouts. Elle est située au milieu des étangs, dont on dit qu'ils seraient un millier dans ce paradis de la nature qui héberge une faune et une flore exceptionnelle. La citée elle-même date du moyen âge et les maisons ainsi que les halles du XV<sup>e</sup> siècles sont remarquables. Il semblerait même que saint Vincent de Paul en 1617 y a créé « la confrérie des Dames de la Charité ».

Il est certain que cette hôtel-restaurant-discothèque a des atouts réels, mais la saisonnalité de l'endroit fait qu'il devrait être exploité par une famille plutôt que d'être remis à un directeur. L'unité est trop petite et la masse salariale serait trop importante pour que ce petit bijou soit rentable. De plus il a été à l'abandon trop longtemps et les investissements pour remise aux normes sont trop lourds.

Au bout de deux semaines je rends mon audit à Bougalem, qui me demande si je peux exploiter l'hôtel quelques temps afin qu'il

trouve un repreneur. Nous tombons d'accord et lui assure trois mois.

J'essaie quelque peu de créer l'événement, jusqu'ici cela m'a servi.

Je ressorts la vieille légende du Chevalier Norbert (le nom de l'hôtel) et de la belle Claudon.

J'organise une soirée de gala avec la confrérie des Tastes grenouilles.

J'accueille le staff d'un film qui se tourne localement « l'Affut » sous la direction de Yannic Belon avec Chécky Karyo, Dominique Blanc et Patrick Bouchitey dans les rôles principaux.

Ils logent à l'hôtel ainsi que quelques membres du staff.

Heureusement que je n'ai qu'eux car les horaires et le mode vie d'une équipe de cinéma, je ne connaissais pas, mais c'est assez, comment dire « folklorique »

Bougalem est aux anges car il fait visiter les lieux à plusieurs acheteurs potentiels qui sont

impressionnés par cette clientèle pensant sans doute que nous sommes bien placés dans le monde du cinéma et du show business.

Le film se termine juste un peu avant la fin de ma mission. Bougalem a vendu. Nous nous promettons de nous revoir, ce qui n'arrivera pas. J'apprendrai par la suite que les repreneurs n'ont pas tenu et que l'hôtel a été refermé. Il a la scoumoune ce joujou. Bien entendu pendant ces trois mois je n'ai pas été souvent chez moi et notre couple prend l'eau de plus en plus.

Me voici à nouveau en face de mes doutes.

J'ai 46 ans et si je veux faire une reconversion c'est maintenant. Plus tard sera trop tard. Je grenouille un peu à faire de la représentation dans les vins, quelques mois, mais là encore j'ai des doutes sur ma vocation. Non pas qu'il me soit difficile ou désagréables de vendre.

J'ai trois belles cartes et le contact facile du fait de mes connaissances œnologiques,

mais c'est le soir que se concrétisent les rendez-vous avec les particuliers.

Je ne me sens plus la vocation de faire les HLM de 17 à 21 heures. Place aux jeunes.

J'en suis à me demander si je ne vais pas être obligé de reprendre l'hôtellerie-restauration lorsqu'un matin je vois une annonce stipulant qu'un organisme de formation national recherche un coordonnateur dans le domaine des métiers de bouche.

J'écris, et un matin alors que je n'y pense plus je reçois un courrier me convoquant à l'Hôtel Mercure de Chasse sur Rhône.

J'ai repris des études au CNAM dans le domaine de l'économie et de la gestion internationale, mais sur le plan professionnel, je n'ai rien alors, j'y vais.

Nous sommes une vingtaine d'hommes et femmes dans un salon aménagé en salle de classe.

On nous distribue des formulaires que nous devons remplir et auxquels il faut répondre. Je les trouve particulièrement abscons pour ne pas dire idiots. J'apprendrai par la suite que c'était des tests psychotechniques pondus par des psychologues. Je ne suis plus étonné de les avoir trouvés stupides.

Toujours est-il que j'ai rendez-vous pour déjeuner à Lyon avec un ami, ce qui me fait précipiter pour les réponses et quitter les lieux tous formulaires remplis à 11h30.

La rapidité avec laquelle j'en ai terminé avec ce pensum vorace à l'air de surprendre la brune ripolinée à cheveux gras qui veille à la bonne marche de l'opération.

Qu'importe un succulent « tablier de sapeur » avec un pot de beaujolais m'attendent en bonne compagnie rue Mercière au Bistrot de Lyon.

Cela fait plus de trois semaines que j'ai passé ces tests. J'en ai appris un peu plus sur cet organisme il s'agit de l'AFPA. Effectivement c'est le plus important organisme de

formation professionnel pour adultes avec peut-être le GRETA.

Crée en 1949 sous le nom d'ANIFRMO, l'organisme après la guerre à vocation à amener très rapidement des adultes à un premier niveau de qualification dans le domaine du bâtiment et de la métallurgie. Il faut rebâtir le France.

Il change de nom en 1966 pour devenir l'AFPA., appartenant au service il évolue sous la tutelle du Ministère du Travail et de la Formation, formations qu'il dispense pour être accessible à tous et surtout prêtes à l'emploi.

Je suis donc à nouveau convoqué, cette fois c'est à Brive la Gaillarde.

Je commence à me dire que si je réussis mes entretiens, si je suis retenu, si les conditions sont acceptables, après tout pourquoi pas. Un organisme comme celui-là devrait offrir une certaine sécurité de l'emploi.

Je ne suis plus dans le même état d'esprit que celui que j'affichais lors de mon premier entretien à Chasse sur Rhône. Cette fois j'y vais pour gagner. Pour gagner !

Ils m'ont prévenu, deux jours.

Et bien je les ai passés les deux jours à Brive la Gaillarde et j'en ai bavé. Heureusement que mes cours au CNAM m'ont remis le pied à l'étrier.

Une semaine plus tard le résultat arrive par courrier : je suis retenu, crotte de caniche, je suis retenu. Je dois me présenter au centre AFPA de Saint Priest, banlieue lyonnaise à la triste réputation. Le directeur me recevra, m'expliquera le « job » ainsi que les conditions.

\*

Quelques jours plus tard je suis dans son bureau. Encore un challenge, j'adore les challenges. Il s'agit de créer la branche

restauration qui n'existe pas dans le centre :  
Un restaurant d'application pédagogique, des  
formations de niveau V de niveau IV et même  
de niveau III et II.

Je suis aux anges le pari me plaît. Les  
conditions financières sont acceptables.

Nous sellons notre accord avec un 12 ans  
d'âge single malt.

Il y en aura d'autres. Gérard le directeur  
grand connaisseur de whiskys devant  
l'éternel deviendra un ami.

\*

Pendant deux mois je vais m'occuper de faire  
terminer les travaux du restaurant, ainsi que  
de commander et de réceptionner le matériel,  
qui doit être à double destination : d'une part  
à vocation pédagogique et d'autre part à  
vocation de production puisque le restaurant  
recevra des visiteurs clients. Je m'entends  
parfaitement avec Jean le formateur cuisine



ainsi qu'avec Daniel le formateur salle. Ce sont deux grands professionnels et de plus d'un commerce agréable.

Nous avons deux premières sections de stagiaires ; une de douze futurs cuisiniers, l'autre de quatorze garçons et serveuses de restaurant.

Ils ont deux mois de formations lorsque nous ouvrons le restaurant. Jean et ses stagiaires ont travaillé comme des fous. Ils présentent un buffet cocktail digne des plus grand restaurant. Le staff de Daniel est parfait, les filles en chemisier blanc et jupe bleu marine le tout réhaussé par une petit foulard siglé AFPA. Les garçons en veste blanche et pantalon noir, cravate avec le monogramme Europe et le sigle AFPA. Ça a une gueule terrible.

Gérard a fait les choses en grand. Il a rameuté toutes ses connaissances et il connait du monde, du beau monde. Des chefs d'entreprise, des peuples, des hommes

politiques, des maires, des Conseillers généraux, régionaux toute la smala quelque peu influente de la région est présente, ainsi que les cadres du centre de formation et votre serviteur en Maître des Cérémonies.

Le restaurant est baptisé l'UNION. Sur le moment ça m'a un peu surpris, mais en constatant que les parrains sont les deux grands restaurateurs lyonnais NANDRON et BOURILLOT, que je connais bien pour les avoir côtoyés lorsque j'avais mon propre restaurant, tout s'éclaire. Je suis en terre de connaissance et je découvre que mon directeur Gérard est d'une « chapelle » proche de la mienne. Il est au Grand Orient, je suis à la GLNF.

Après l'inauguration nous restons quelques-uns à terminer cette soirée au Champagne, Jean et ses stagiaires ainsi que Daniel et son équipe nous ont rejoint et reçoivent les félicitations de tous.

Cette fin de journée sera à marquer d'une pierre blanche dans ce centre AFPA de Saint Priest.

Je vais y rester presque quatre années. Quatre années de pur bonheur professionnel.

Sur le plan personnel c'est autre chose. Il est difficile de concilier la vie d'une banquière et celle d'un restaurateur. Trop de différence culturelle, des horaires qui ne correspondent jamais, une vie en pointillé.

Pour résister à ces « tue-l'amour » il aurait fallu que nous ayons eu la volonté d'échanger, de parler, de prendre des vacances ensemble, de rire ensemble.

De mon côté il est vrai que pendant les années « Molière » j'avais la tête dans le guidon et ne la relevais jamais. Je pense que Jacqueline en me voyant changer d'objectif et travailler dans une structure avait pensé que je retrouverais une vie plus équilibrée. Mais là encore je relevais un pari et peut-être ne pensais-je qu'à moi, à ma réussite. Peut-être n'ai-je pas su m'analyser. Aujourd'hui je le regrette.

Nous avons divorcé.

\*

Les cadres dirigeants d'un centre AFPA sont, bien entendu le Directeur trois ou quatre CDRF (Chargé de Direction, responsable de Formations) et d'un CDRG (Chargé de Direction Responsable de Gestion) Monsieur finance.

Un soir dans son bureau je m'ouvre à Gérard du fait que j'aimerais bien passer CDRF. Nous avons une longue conversation au cours de laquelle, il m'annonce que sur le centre cela sera impossible les postes étant occupés, mais qu'il s'engage à me présenter au concours prochain interne.

Il m'explique aussi par le menu quels sont les tenants et aboutissants de ce poste. Le CDRF étant souvent un fusible entre les formateurs et la ligne directrice et managériale d'un centre.

Tous ces renseignements m'ont été utiles par la suite qui n'a d'ailleurs pas toujours été très simple.

\*

Me voici à nouveau devant une sorte de tribunal. Des épreuves écrites, d'autres techniques en réelles et enfin un grand oral devant un directeur de centre et une psycho. Décidément ils ne peuvent pas s'en passer de ces maudites psychos, à croire que sans elles la terre ne peut plus tourner.

Je passe « au trapèze » dans le centre de Champs sur Marne. Deux jours avec épreuves techniques incluses. J'ai l'impression de ne m'être pas trop mal défendu. Arrive le grand oral. Au binôme Directeur-Psycho ils ont rajouté un ingénieur de formation. Je subis le roulement des questions pendant une bonne heure et sorts lessivé, essoré de cet entretien.

Retour sur mon centre de Saint-Priest, réunion de fin de journée avec Gérard qui m'interroge sur mon sentiment quant à ma réussite. Je ne veux pas le décevoir, il m'a beaucoup aidé et je lui affirme que c'est gagné, quoiqu'émettant un doute sur l'honnêteté intellectuelle de la psycho. Je

constate qu'il ne les apprécie pas plus que moi.

Quinze jours plus tard il me rappelle et lorsque je pénètre dans son bureau sur la table basse j'aperçois deux verres et une bouteille d'un grand whisky.

Il se dirige vers moi et m'embrasse. Je suis fou de joie, lui aussi. Je suis CDRF.

Seul bémol, je vais devoir quitter la région car je suis affecté au centre de Stains en banlieue parisienne.

Qu'importe mon couple est par terre et à part quelques solides amitiés rien ne m'attache à la région lyonnaise.

\*

Mon vieil ami Bernard C. m'a trouvé un petit appartement en location 64 rue Dulong dans le 17<sup>è</sup>m arrondissement au-dessus de son studio d'infographie. Le seul écueil étant de

trouver une place pour se garer dans ce quartier, autrement très bien, à une encablure de la gare saint Lazare et près des accès qui mènent vers le bois de Boulogne.

Lorsque je me présente au centre AFPA de Stains je constate que le Directeur Philippe L. faisait partie du jury du concours CDRF. Ah ! le malin, il m'avait déjà repéré.

Je prends donc possession de mon bureau au premier étage. Nous sommes trois CDRF et avons chacun une secrétaire à disposition. Je convoque mes 16 enseignants dont un certain nombre dans le domaine l'hôtellerie-restauration, que je maîtrise parfaitement. Ceux-là, ils auront des difficultés à me berner.

Pour les autres, métallerie, charpentiers, etc. je devrais y arriver. Après tout mon job est de manager des hommes et non pas d'enseigner une spécialité à des stagiaires. Ça c'est leur boulot.

De plus un des objectifs qui m'a été dédié par le Directeur est de « vendre » de la formation, aux entreprises et autres collectivités.

Je dois aussi réorganiser le staff et recruter un professeur d'anglais qui accompagnera les formations hôtelières et de restaurations.

Je reçois une bonne vingtaine de postulants et mon choix se porte sur une jeune femme anglaise, parfaitement diplômée et compétente. Ce qui ne gâche rien elle est blonde à croquer, absolument magnifique.

Au bout de quelques temps nous sympathisons. J'apprends qu'elle est divorcée et vit avec sa fille adolescente alors que son fils un peu plus âgé est à la garde de son ex-mari.

Ce qui devait arriver arriva. Nous sortons ensemble et au bout de quelques mois, je suis victime de son charme et lui propose le mariage. Après tout cela ne fera que le troisième. Pour mes amis qui s'en étonnent, je me justifie par une pirouette en prétendant avec un certain humour que « *Je ne peux pas vivre dans le péché et lorsque j'aime j'épouse* »



Encore une fois l'avenir me prouvera que ce raisonnement est complètement stupide.

Je suis en poste depuis plusieurs mois lorsque j'entends de nombreux formateurs se plaindre d'être agressés verbalement et physiquement par les « voyous » des HLM qui jouxtent le centre. Ils leur arrivent même d'être caillassés.

Philippe L. prend ce problème à cœur, comprenant bien que les salariés doivent travailler avec les stagiaires dans la sérénité.

S'en suit des descentes de police dans ces HLM, qui bien entendu gêne le business de la « racaille » implantée.

Nous sommes alors victimes d'intimidations et de menaces sérieuses. Mon collègue du bureau à côté du mien retrouve un jour sa voiture non seulement taguée mais de plus avec le parebrise et les vitres brisées. Bien entendu personne n'a rien vu ni rien entendu.

Nous avons plusieurs alertes à la bombe et passons quelques mois très difficiles avec un

garde du corps en permanence dans le couloir desservant les 5 bureaux de la direction. Le midi il nous accompagne à table et accompagne le Directeur dans tous ses déplacements même dans les allers retours à son domicile.

Au bout de quelques semaines le Directeur régional décide de changer l'équipe, comme si cela allait calmer les agresseurs ?

Philippe L. est muté à Lomme dans le nord, pour ce qui concerne mes deux collègues l'un devient directeur sur un centre en bourgogne, l'autre rejoint une équipe d'ingénieurs de formations et moi-même suis nommé Ingénieur d'affaire à la Direction régionale.

Le job n'est pas tuant et comparativement à ce que j'ai pu réaliser antécédemment, j'ai l'impression de stagner.

\*

Au lendemain de notre mariage nous avons loué un beau quatre pièces près de la gare d'Asnières, ville que je connais bien puisque j'y ai passé ma prime jeunesse.

Le seul paramètre que je n'avais pas évalué est la présence des deux ados, car Philippe a quitté son père et nous a rejoints. Je comprends bien qu'ils ne peuvent pas me supporter ; surtout la fille, une petite peste vilaine, méchante avec un ego surdimensionné qui n'admet pas que sa maman ait pu se remarier. Et avec un Gaulois encore, nous sommes loin de la fière Albion.

Elle n'a de cesse de me savonner la planche, vicieusement avec toutes sortes de minauderies qui ont le don de m'exaspérer. Pourtant je fais profil bas. Quant au fiston un peu plus âgé il est en pleine crise existentielle qui se traduit par des fugues à répétition qui nous oblige à déployer des trésors de perspicacité pour le retrouver. De plus il y a le chat de mademoiselle. Sa seigneurie le chat, auquel tout est permis. Attention au crime de lèse-chat.

Entre le roi-chat, la merdeuse-même et le foutraque-fils, je me demande si j'ai fait le bon choix de convoler à nouveau. En fait je n'ai pas à me poser la question très longtemps, car cela fait quinze mois que nous sommes mariés le jour où mon épouse m'annonce, sans ambages, qu'elle demande le divorce.

C'est tout de même un choc, j'espérais que nous pourrions passer ces épreuves. Que nenni ! Ma superbe blonde naturelle préfère privilégier ses enfants qui veulent retourner en Angleterre. Leur chantage a fonctionné, ils se débarrassent du « gaulois » comme ils ont en douce, l'affection de m'appeler.

Je peux la comprendre même si je vais en souffrir car on n'aime pas à cinquante ans comme on aime à vingt ans.

Je suis au prozac, le toubib m'a trouvé au bord du gouffre.

Mais aucun médicament ne peut soigner la douleur de l'âme, il n'y a qu'un calmant qui s'appelle le temps et qui nous apprend à ne

plus avoir mal, même si la blessure est toujours là.

De plus comme dis préalablement je m'emmerde à la direction régionale.

Un jour la chance, la chance ma bonne vieille copine frappe à la porte.

J'apprends par hasard que le directeur et créateur du service des DOM-TOM à la direction générale de Montreuil va faire valoir ses droits à la retraite dans quelques mois.

J'ai quelque peu sympathisé avec Jacques A. Le directeur régional Ile de France et au cours d'un déjeuner informel je m'ouvre à lui de mon « ambition ».

Il me dit qu'effectivement il me verrait bien dans ce service, mais que je dois faire mes preuves. Pour ce faire il m'y fait muter à mi-temps.

Je quitte mon bureau-mouroir de la DR et me voici au siège.

Le bureau est petit, l'équipage est réduit, trois personnes, Claudine, Bruno et Robert Youssef le patron.

Bruno nous quittera rapidement pour un poste de CDRF dans le centre de la France, Claudine, gentille n'a pas la maille d'un boss. Nous nous redistribuons les cartes.

Je prends les Antilles, la Guyane, Mayotte, Wallis et Futuna, Le dossier des formations en milieu carcéral, celui des formations en régiments militaires services adaptés et enfin celui des formations pour les Français à l'Etranger.

La situation pour moi est très confortable, nous intervenons en tant que prestataires de services. Les ordonnateurs sont le ministère des DOM-TOM pour les quatre premiers dossiers et le RSMA. Le ministère de la justice pour les prisons. Et enfin celui des affaires étrangères pour les français à l'étranger. Le financeur étant le ministère du travail.

Cet imbroglio me permet d'avoir une liberté d'action plus que confortable, et pendant six ans je vais surfer sur le sommet de la vague enchaînant les missions un peu partout dans le monde où nous avons des intérêts. Mes interfaces sont les généraux et autres colonels de l'armée, les directeurs de prisons, les Préfets, les Consuls généraux et autres Ambassadeurs.

Toujours entre deux avions ce « job » m'a sorti de ma déprime et j'ai presque oublié mon épisode british.

Je viens de m'acheter un appartement à Montreuil à la limite de Bagnolet afin d'être au plus proche du bureau, au siège.

Malheureusement tout à une fin, et du fait de restrictions budgétaire, on me fait comprendre qu'il serait bon que je fasse valoir mes droits à la retraite.

Je comprends bien que ce service était un peu une danseuse et que même les danseuses se fatiguent. Si j'insiste compte

tenu de mon âge, je vais me retrouver chef des photocopieurs. Très peu pour moi.

Un après-midi je monte voir le DRH et nous négocions mon départ. Je serai exempt de présence et de service, ils continueront à me payer sur six mois et ensuite je toucherai mes pensions.

J'ai le cœur gros, mais qu'elle solution ?

Je me dis que j'ai tout de même fait une belle fin de carrière et j'organise un pot de départ à l'extérieur afin de n'inviter que des ami(e)s.

Ils sont tous ou presque tous venus et je m'aperçois que si je ne suis pas regretté par tout le monde j'ai au moins marqué mon territoire.

Il y a même un couple de psycho de la DR qui me remet un petit mot que j'ai toujours gardé.

*Au caravanier du grand sud,*

*Au globetrotter des savanes,*



*Au découvreur des plaisirs sensuels des fleurs du mal, ou celles évanescentes, parfumées et violentes des femmes de l'Orient et d'ailleurs...*

*A l'esthète des plaisirs charnels et épicuriens.*

*Que ton verre se brise en un éclat de rire !*

*Nous avons aimé partager tes rêves.*

Alors si même les psychos s'y mettent...

\*

Il y a trois ans j'avais acheté un trois pièces dans un immeuble bourgeois de l'autre côté de la gare à Perpignan.

J'avais été quelques fois en vacances dans cette région qui m'avait beaucoup plu.

Particulièrement Collioure, Port vendre ou Banyuls, et un après midi flânant en centre-

ville j'avais vu une annonce dans une agence immobilière.

Contact, visite, coup de foudre. L'affaire n'avait pas trainée. Quelques jours plus tard, je concrétisais chez le notaire.

Un beau trois pièces de 75m<sup>2</sup>, traversant avec vue sur la chaîne des Albères. A cette époque Saint-Assisclle est un petit village, bien agréable. Malheureusement le projet de la gare TGV aboutira, un vrai gouffre financier, et mon village sera transformé en cours des miracles glauque et nauséabonde.

Mais nous n'en sommes pas là et J'avais profité du fait que j'étais toujours en activité pour le faire remettre à neuf, cuisine américaine, salle d'eau, carrelage, peinture etc.

Lorsque vous quittez une situation comme celle que je m'étais construite, le téléphone ne sonne plus et c'est à peine si l'on vous reconnaît.

C'est surprenant ne serait-ce que six mois plus tôt, les collègues venaient me manger dans la main afin que je leur trouve des missions en Inde, à Madagascar, en Martinique ou autres destinations qui semblaient les faire rêver.

Je n'ai pas envie de recommencer l'expérience prozac. Je vends mon appartement de Montreuil à la casse, en dix jours et je déménage dans les Pyrénées Orientales.

Là encore je m'aperçois qu'il existe deux cas de figure. On vient en vacances dans une région que l'on trouve magnifiques, accueillantes, dynamiques, en juillet août.

Et on prend la décision d'habiter à l'année dans la même région. Ce n'est pas la même chose et l'on s'aperçoit rapidement que ce qui vous a attiré n'est qu'un leurre, un piège.

Les autochtones ne sont pas aussi accueillants, vous n'êtes pas Catalans. Et il y a le vent. Tiens le vent, oui, un truc à décorner tous les cocus de la région.

Je laisse passer les six mois que je dois à mon employeur qui me paye à ne rien faire et je saute dans un avion direction Bamako au Mali.

C'est là que je me suis fait le plus de relations au cours de mes missions pour le dossier des français à l'étranger. Je suis au mieux avec deux ou trois ministres et quelques hauts fonctionnaires.

Comme je suis un peu fou, j'ai profité de mon oisiveté forcée pour acheter un terrain et faire construire une petite maison Citée Farako à la sortie de Bamako sur la route de Kati.

Ce lotissement haut de gamme a été implanté sur une ancienne mangueraie et les manguiers protégés par le plan d'urbanisation sont encore omniprésents.

C'est un ami architecte français qui a surveillé le chantier, gage, je le pensais, d'arriver à bonne fin.

J'avais simplement occulté le fait d'un certain décalage entre le professionnalisme des

artisans français et celui des autoproclamés artisans maliens.

Par la suite et à l'occupation des lieux, j'ai pu constater des malfaçons plus que rédhibitoires.



*La maison citée Farako*

Je fais le tour de mes relations et après moult palabres constate qu'il y a un manque flagrant d'organismes sérieux de formations.

Je réagis au quart de tour et crée l'Institut Français de Formation (IFF) sous statuts de SARL.

Cet organisme sera spécialisé pour la formation initiale de jeunes adultes binationaux, dans le domaine de l'hôtellerie, de la restauration, du tourisme et de l'évènementiel, mais aussi pour la formation continue des personnels en entreprises et enfin de l'audit organisationnel, que je me réserve. Puisque l'AFPA s'est désengagée du marché, je ne vois pas pourquoi je ne reprendrais pas le flambeau.

Bien m'en prends, puisqu'à peine le projet présenté au Consulat Général de France que le Consul en poste l'approuve et me promet d'alimenter en binationaux ma première formation de garçons et serveuses de restaurant. Il faut comprendre que les binationaux sont dans 99% des cas des jeunes qui ont la double nationalité Franco-Malienne du fait que leurs grands-parents ont su conserver la nationalité française au moment de l'Indépendance dans les années

soixante. Ce qui fait qu'ils possèdent un passeport français et sont susceptibles de débarquer à Roissy et de venir grossir les rangs des chômeurs professionnels et surtout de gonfler les statistiques.

Il est donc préférable de les former et de les déployer sur le marché du travail local. De toute façon en tant que français, ils ont droit à la formation. Ce n'est peut-être pas grand-chose en termes d'effectifs mais, multiplié par le nombre de point chute que nous avons encore dans le monde avec cette population, cela fait tout de même beaucoup. Pensons à Madagascar, aux Indes avec ses comptoirs, aux pays du Maghreb, et à l'ex Afrique occidentale française dont le Mali faisait partie.

Il va me falloir trouver des formateurs vacataires intervenant, compétents que je devrais moi-même initier aux méthodes pédagogiques participatives, séquentielles et modernes. Globalement ils en sont restés aux cours magistraux de type faculté. Un Prof. au tableau noir et les étudiants au garde

à vous essayant de digérer la sainte parole évangélique.

Je dois leur apprendre à faire travailler les bénéficiaires en sous-groupes, et surtout à leur faire admettre l'alternance entreprise-salle de cours.

De plus ils doivent non seulement accompagner les stagiaires pendant la période en entreprise, mais aussi faire prendre conscience aux maîtres de stage que les bénéficiaires ne sont pas des « larbins » corvéables à merci, cantonnés aux basses besognes, mais des apprenants dont ils ont la responsabilité pédagogique.

Tout cela n'a pas été facile, mais sacrebleu avec un peu de diplomatie et de persévérance j'y suis arrivé.

La première promotion est en fin de parcours après six mois.

L'ambassadeur a voulu marquer cette réussite et nous a invité, stagiaires, formateurs, entreprises partenaires ayant



reçu les jeunes et votre serviteur à un cocktail d'honneur dans les jardins de l'ambassade.

Les stagiaires sont fiers comme des paons,

*- Tu te rends compte on est invité à l'ambassade de France. Il y aura le Consul Général, l'Ambassadeur, la radio, la presse la TV.*

Ils ont raison. La cérémonie de remise des diplômes est magnifique. Le buffet à la hauteur. Les flashes crépitent, certains ont la larme à l'œil.

Nous passons aux infos télévisées du lendemain. Je deviens une sorte de star.

Dans les huit jours tous mes stagiaires sans exception ont trouvé du boulot. L'institut Français de Formation devient une référence.

Je travaillerai ainsi pendant presque cinq ans. Je ne pense même plus à la retraite. J'en connais quelques-uns qui doivent s'en mordre les doigts, car les nouvelles pour traverser les continents continuent à circuler.

Je suis référencé auprès des ambassades, suisse, américaine, canadienne. Je suis obligé de recruter des intervenants. J'établis un partenariat avec un acteur local auquel je loue ce qu'il appelle pompeusement des plateaux techniques, ainsi que des salles cours. Je suis suffisamment prudent pour ne pas investir dans le hard, et cela va me servir.

Je deviens Président d'une association caritative « Cœur Mali » qui s'occupe d'un orphelinat.

J'ai aussi fait construire une résidence secondaire à quarante minutes du centre-ville, en brousse dans un petit village. Sikoulou. (le karité en Bambara)



Ce qui nous permet de décompresser les weekends, je dis « nous » car me voici à nouveau en couple. Avec Kadiatou, une guinéenne de Conakry qui a suivi un stage, qui a obtenu un diplôme et aussi un billet pour ma résidence. Elle est jeune, jolie et surtout très gentille C'est la bonté personnifiée. Par contre sur le plan scolaire elle fait partie de ces générations perdues de l'après Sékou Touré, ce dictateur qui a obtenu l'indépendance en 1958, mais ne s'est pas entendu avec le Général de Gaulle, ce qui a valu un embargo sur la Guinée.

A titre de représailles et dans un éclair d'intelligence dont seuls les dictateurs ont le secret, il a éradiqué tout ce qui pouvait rappeler la France dans son pays.

Les ingénieurs, les professeurs, les intellectuels, les chefs d'entreprises, du jour au lendemain ont été raccompagnés à la frontière. Pour certains dans des conditions dramatiques. Même les livres en français ont été brûlés. L'obscurantisme s'est abattu sur

le pays jusqu'au décès de ce despote en 1984.

Ce qui est dommage pour plusieurs raisons.

D'abord parce que la Guinée possède des richesses naturelles importantes : deuxième producteur de bauxite après l'Australie, elle détient la moitié des réserves mondiales, mais le sous-sol regorge aussi de fer, d'or, de diamants, d'uranium, de phosphates de manganèse.

On compte plus de 1 300 cours d'eau dans le pays qui compte tenu de la pluviométrie est surnommé « le Château d'eau de l'Afrique ».

La terre est riche et l'on peut y cultiver le riz, le café, l'ananas, les mangues et tout le maraîchage traditionnel.

Avec plus de trois cent kilomètres de côte, la pêche si elle était organisée pourrait fortement participer à la croissance économique du pays. Conakry est un port important qui pourrait permettre les échanges import-export internationaux. Une zone

forestière d'environ 50 000 km<sup>2</sup> regorge de bois précieux comme l'acajou.

On le voit ce pays est très riche, peut-être un des plus riches de l'Afrique de l'Ouest mais tout reste à faire. La chute de plomb des années Sékou Touré l'a complètement étouffée jusqu'à son décès et pour encore de nombreuses années.

De ce fait il y a eu pendant ces vingt-cinq ans des générations perdues sur le plan scolaire. La langue Peul était pratiquée dans les écoles avec interdiction formelle d'utiliser ou d'étudier en français. Le principe d'un dictateur est d'abêtir le peuple pour mieux gouverner.

Certains ont pu s'enfuir à l'étranger comme la sœur de Kadiatou plus âgée, qui a pu suivre des études en Belgique. Mais combien sont restés sur le carreau.

Toujours est-il qu'après mon célibat forcé pour cause d'abandon de poste de la part de mon anglaise, me voici acoquiné avec une

Guinéenne. Quand je pense que certains m'ont taxé parfois d'être raciste.

Les cons ! peut-être faisaient-ils une projection d'eux-mêmes.

Pour le moment tout va bien, j'ai retrouvé une forme de sérénité.

Le dimanche c'est la fête à Sikoulou, brochettes partie, toujours une quinzaine d'ami(e)s ou prétendus tels. De la musique, on danse, on refait le monde, on galèje, on rigole et la vie s'écoule sans trop de souci.

Si ce n'est que des signes annonciateurs de ce qui va advenir sont tout de même perceptibles.

Je constate que l'on commence à voir arriver des Touarègues sur leurs chameaux en centre-ville. Ils me paraissent être armés sous leurs grandes djellabas.

Un soir je dine avec le colonel responsable de la sécurité à l'ambassade. Je le connais bien, mais Il a souhaité me rencontrer à l'extérieur.

- Tu sais, je pense que prochainement le pays sera déstabilisé. Si tu le peux vends ce que tu as et rejoins la France.

Je suis interloqué et lui demande des explications qu'il ne me fournies qu'à mi-mots. Ce que je peux comprendre.

En novembre Kaditou vient de rentrer d'un voyage dans sa famille à Conakry. A sa descente d'avion je ne lui trouve pas bonne mine, mais peut-être est-ce le contrecoup de son séjour familial. Je sais ce dont je parle nous nous sommes mariés religieusement il y a quelques temps et j'ai mis trois mois à m'en remettre. La famille c'est quelque chose en Afrique.

Au bout de trois ou quatre jours elle a de la fièvre et se trouve de plus en plus mal. Bêtement je mets cela sur le compte d'une grippe et la traite au paracétamol. Mais rien n'y fait. Une nuit elle délire.

Je le jette sur la banquette arrière de la voiture et me précipite aux urgences de la clinique Pasteur à Hamdallaye pas loin de

chez nous, qui bénéficie de bons médecins et du meilleur matériel.

Un jeune interne la reçoit et la garde en observation.

Cela fait quinze jours que l'état de santé de ma petite « nana » vacille entre des hauts et des bas, avec perfusions et autres turpitudes qui n'améliorent rien.

J'ai bien l'impression qu'ils patinent dans la choucroute.

Un matin je rencontre le professeur Traoré qui me fait comprendre qu'il serait préférable que je la rapatrie en France.

Grace à mes relations j'obtiens un visa touristique en 48 heures, Traoré lui fait une perfusion sanguine importante ainsi qu'un certificat médical de complaisance pour les autorités et le soir nous voilà dans l'avion via Charles de Gaulle.



Nous arrivons le 10 décembre, il fait un froid de loup et de plus c'est la grève des avions, des trains et de je ne sais quoi d'autre encore.

J'en suis à me demander si je ne vais pas affréter une ambulance pour rejoindre Perpignan. Lorsque comme par miracle un train est annoncé pour 15h00.

Nous arrivons le soir. Mon petit chat n'est pas en forme, l'effet transfusion a terminé son effet et elle se plaint de plus en plus de forts maux de tête.

En pleine nuit je trouve une pharmacie de garde que je dévalise après explication et le lendemain matin nous sommes aux services des maladies tropicales à l'hôpital.

Nous avons la chance de tomber sur un jeune interne qui vient de terminer un stage au CHU de Kati en banlieue bamakoise. Il était d'ailleurs dans le service du professeur Traoré.

Il fait embarquer kadiatou et me demande de partir pour ne revenir qu'en fin d'après-midi.

\*

Le docteur Saada me reçoit avec gentillesse et me fait savoir qu'il était temps d'intervenir. Encore n'est-il pas certain de pouvoir la sauver, et peut-être y aura-t-il des conséquences.

Le verdict tombe : Méningite bactérienne.

Quand je pense que si ces connards à Bamako lui avaient fait une ponction lombaire à son entrée on aurait gagné presque un mois.

Le 24 décembre, elle est sauvée, nous avons une autorisation de sortie pour Noël.

Nous en profitons pour aller voir quelques amis à Collioure, mais nous ne restons pas, elle est encore trop fatiguée. Elle ressemble à un pauvre petit chat (noir) efflanqué.

Mais elle est solide la gamine et se requinque à vitesse grand V. Seule séquelle, une surdité de l'oreille gauche irréversible. S'aurait pu

être pire. Certains en sont morts, d'autres sont restés handicapés à vie.

J'ai vendu Farako au moment du départ, mais je dois retourner à Bamako pour clôturer la société, et mettre mes affaires en ordre, si je le peux. Je sais que je ne reviendrai pas, car ça y est les premiers accrochages ont eu lieu dans le nord Mali, vers Tombouctou et Kidal. Il me reste aussi à vendre les deux 4 X4 et Sikoulou.

Je laisse kadiatou à Perpignan sous la garde d'une cousine, car je sais que si elle revient elle ne pourra plus repartir pour cause de tracasseries du fait que nous ne sommes pas mariés civilement et que de ce fait elle n'est pas officiellement mon épouse et surtout que le nouveau consul est moins arrangeant que ne l'était l'ancien. Il ne lui donnera certainement pas un visa permettant une carte de séjour

Je vais donc rester quelques mois en Afrique le temps de solder mes biens restants.

Ça me fait mal au cœur, j'ai aimé ce pays, je m'y suis investi et je pensais bien y finir mes jours au moins à mi-temps.

C'est bon j'ai sauvé l'essentiel. Pour les 4 X 4 ça été facile, les blancs ont la réputation d'entretenir leurs voitures et de ce fait elles sont très prisées des locaux.

Pour la société j'ai dû l'arrêter, invendable car trop attachée à mon personnage. Je rends les locaux. Mon équipe était triste et moi aussi, j'ai tellement de souvenirs avec eux.

Pour Sikoulou j'ai eu un coup de chance. Un « Toubabou », c'est le surnom dont nous sommes affublés, se porte acquéreur.

Je vous explique l'origine du mot Toubab : Les premiers « colonisateurs » à arriver en Afrique étaient les « pères blancs » et les médecins, autrement dit pour ces derniers les « Toubibs ». Il s'avère que les noirs avaient des difficultés à prononcer le mot Toubib alors ils simplifiaient en disant Toubab et petit blanc « Toubabou »

Donc ce Toubabou, marié, a comme nombre de résident une maitresse locale qu'il veut installer.

Nous négocions le prix, je rentre juste dans mes sous, sans bénéfice mais je m'en sors «les fesses propres » c'est déjà pas mal j'aurai pu tout perdre.

Je rapatrie l'argent généré par mes ventes sur un compte français à Perpignan pour lequel je dois produire des justificatifs, on ne sait jamais dès fois que je m'adonnerais à la traite des blanches.....

\*

Me voici à nouveau dans mes trois pièces à Perpignan. Kadiatou a bien récupéré si ce n'est qu'elle a développé un « purpura », conséquence directe de sa méningite bactérienne. Impressionnant, la plaie se creuse comme un chancre rongeur jusqu'à voir l'os. Une infirmière vient tous les jours pour lui soigner la jambe. Il paraît qu'il n'y a rien à faire d'autre. Tout de même un matin Dominique l'infirmier me dit qu'il serait peut-

être bon que nous allions sur Montpellier pour une greffe. Je n'en parle pas à Kadiatou, elle est terriblement courageuse car je ne l'entends jamais se plaindre malgré les douleurs que cela doit lui occasionner.

Je ne supporte pas l'idée qu'on me la charcute encore, pauvre biche elle en a suffisamment bavée.

Nous allons voire une angiologue qui lui change le protocole et miracle ça fonctionne. D'un seul coup la chair se régénère.

Cela me fait et me fera douter des compétences médicales et ne m'en tiendrai plus jamais à un seul avis.

Il ne lui restera qu'une cicatrice rose, sur noir, c'est assez joli, qui en fait s'estompera avec le temps.

Nous avons réussi à obtenir grâce au docteur Saada de l'hôpital de Perpignan, un visa temporaire pour raison médicale, je ne savais même pas que cela existait.

Mais ce n'est pas la panacée. Kadiatou, courageuse veut absolument s'intégrer professionnellement. Il lui faut un visa annuel avec possibilité de travail.

Nous réussissons à transformer son permis de conduire malien en permis de conduire français. Ouf !

Heureusement car dans le domaine de la conduite automobile il s'avère qu'elle n'est et ne sera jamais une pilote de rallyes. Il est vrai que les techniques de conduite en Afrique sont assez éloignées de celles que nous pratiquons en Europe

Nous nous marions civilement au mois d'octobre, et elle obtient ce précieux sésame, carte de séjour. Elle est enfin libre de circuler librement sans craindre les « archers du roi » Elle se met en quête de « boulot ».

Mais là elle va de déception en déception et est obligée d'admettre que les objectifs boulots français sont à des lustres des objectifs made in Afrika.

Ici c'est rapidité, rigueur, réactivité, organisation, compréhension, jugulaire. En Afrique c'est tout doucement le matin, pas trop vite l'après- midi.

Qu'importe ça forge le caractère, elle va y arriver je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi volontaire.

Voici près de dix ans que nous sommes maintenant à Perpignan. Cinq ans après notre mariage Kadiatou a obtenu la nationalité française. Ça n'a pas été facile, mais c'est fait. Elle a enchaîné les boulots de toutes sortes même des saisons en montagne.

Nous avons décidé de quitter cette région qui n'est que superficiellement accueillante. Si tu n'es pas catalan, tu ne seras jamais admis, à peine toléré.

Et pourtant les vrais catalans français ne sont pas si nombreux que cela. Il y a surtout des rapatriés d'Algérie de 1962, des catalans espagnols de 1939 et pléthore d'autres ethnies comme les gitans qui tiennent la ville avec la complicité du maire dont ils sont le



fonds de commerce. Mais les vrais catalans de souches sont une minorité, ceux-là sont très sympas d'ailleurs, un peu le caractère des montagnards.

Nous allons donc immigrer vers les Hautes Pyrénées où je possède encore un peu de famille du côté maternel et où mes oncles tantes et grands-parents sont enterrés.

Ce projet m'accapare beaucoup. J'ai acheté le terrain dans un petit village à la lisière du Gers et de la Hautes Garonne dans les coteaux du Magnoac, et je fais construire.

En effet après visité des dizaines de maisons il me paraît plus judicieux de faire construire car je n'ai visité que des vieilles bâtisses nécessitant des travaux importants et ne correspondant pas à ce que nous recherchions.

\*

Nous sommes installés à Castelnau du Magnoac depuis plus d'une année, j'ai vendu

Perpignan « à la casse » et je m'occupe comme je le peux en tant que correspondant d'une gazette locale « Le petit journal ».

Kadiatou enchaîne à nouveau les « jobs » alimentaires, précaires et de dépannage.

\*

Monsieur le Président vous venez d'entendre le récit de la vie de mon client.

Il est un fait qu'il n'a peut-être pas été parfait, mais qu'est-ce que la perfection sur terre ?

Qu'est-ce qu'un homme parfait ? un homme qui n'aurait que des qualités et pas de défauts ?

Il serait infréquentable, invivable pour autrui. Et peut-être même pour lui-même car incapable que se fondre dans un modèle social, dans lequel il ne serait pas reconnu.

Il ne lui resterait qu'à vivre en marge de la société. Sans espérance de descendance. Sans même pouvoir s'assimiler à un Hermite, car dépendant des autres.

Chacun à son idéal qui peut être différent d'une personne à l'autre.

Mais c'est parce que l'homme ne naît pas parfait et complet qu'il y a du sens pour lui à combler ses manques. S'il naissait parfait, il n'aurait pas à aller à la recherche de lui-même.

Et mon client Monsieur le président, Mesdames les Jurées, Madame la procureure générale à passer sa vie à aller à la recherche de lui-même. Peut-on le lui reprocher.

Il a été un boulimique de la vie, c'est vrai. Il a emprunté de nombreux chemins de traverses, s'égarant parfois dans des rencontres qui ont certainement alimenté sans la rassasier sa curiosité intellectuelle et humaine. Il a eu sans cesse besoin d'être aimé, et d'être au sommet de tout.

Moi je dis Monsieur le Président qu'il a été ambitieux, mais dans le sens noble du terme.

Est-ce un défaut que d'être ambitieux pour obtenir un meilleur poste ?

Est-ce de sa faute s'il émanait de lui un certain charisme ?

Est-ce défendu que de se lancer des challenges et des défis ?

C'est exaltant et motivant d'avoir toujours des projets. C'est une façon de s'épanouir au quotidien.

Et c'est grâce aussi à son ambition que mon client a su encaisser des obstacles et qu'il a gardé une énergie positive toute sa vie sur terre.

Vous lui reprocherez peut-être ses nombreux mariages.

Je ferai remarquer aux Jurées qu'une récente étude américaine a déterminé que 41% des

hommes étaient prêts à épouser une femme dont ils ne sont pas follement amoureux.

Ce qui, sauf pour la mère de sa fille qui comme il vous l'a précisé, l'a piégé, n'a pas été le cas pour les deux autres. Ce sont les vicissitudes de la vie qui ont sonné la fin de ces unions.

Quant à la dernière, il semblerait Monsieur le Président que vous ne lui ayez pas laissé le temps de terminer l'expérience puisque vous l'avez convoqué et qu'il est aujourd'hui devant vous.

Je suis certain qu'au moins une des jurées va lui reprocher aussi ses péchés de gourmandise, voir quelques beuveries.

Il est vrai que Monsieur Sircuse a toujours prôné que la recherche du plaisir et de la satisfaction était un principe de la morale.

Toutefois qu'à t-il vraiment recherché qui ne soit à portée de tout homme. Les plaisirs de l'existence sont multiples et je vous rappelle Monsieur le Président que c'est vous-même

qui les avez mis à la disposition de l'homme. Alors est-ce pour le lui reprocher ensuite ?

Mon client a toujours cultivé l'amitié, son carnet d'adresses en fait foi. La tendresse, ses conquêtes féminines peuvent en témoigner.

Les plaisirs de la table, n'oublions pas une première carrière dans l'hôtellerie-restauration. Et si au lieu d'être considérée comme étant un péché la gourmandise était un art de vivre ?

C'est Aristote qui dans les vertus cardinales, héritées de Platon définit la gourmandise comme un vice.

Mais manger ou boire pour l'unique motif de satisfaire le goût, n'est certainement pas un péché. En effet nous sommes dotés de cinq sens, dont le goût. Alors en quoi serait-il iconoclaste que de ne pas le satisfaire alors qu'il nous a été donné dès la naissance.

Je rappelle qu'un gastronome se doit d'avoir du goût. Selon Brillat-Savarin : « *La*

*gastronomie est la connaissance raisonnée de tout ce qui a rapport à l'homme en tant qu'il se nourrit. Son but est de veiller à la conservation des hommes, au moyen de la meilleure nourriture possible"*

Mon client, Mesdames et Messieurs n'a jamais été un gourmand tel que considéré dans la notion de vice.

Il était un esthète de la gastronomie. Je vous rappelle qu'il a été restaurateur pendant plus de dix ans après avoir fréquenté les milieux du bien vivre et de l'élégance au plus haut niveau, et là encore pendant de nombreuses années.

Dans son restaurant qui était unanimement reconnu par tous les guides gastronomiques il a développé des données immatérielles comme des savoirs, des pratiques, que l'on pourrait concrétiser par " une forme d'humanisme à table ". A ce stade la Gastrosophie devient une science destinée à offrir à tous les " raffinements de bonne chère que la civilisation nous réserve"

D'ailleurs en 1927 Curnonsky n'a-t-il pas été proclamé par ses pairs Prince des gastronomes.

Et ne parle-t-on pas aussi d'Arts Culinaires. Depuis les années 30 la gastronomie a été élevée au rang de 9<sup>-ème</sup> arts.

De plus Monsieur le Président et vous Mesdames les jurés, je tiens à rappeler que mon client a été honoré et décoré en tant que Chevalier dans l'ordre du Mérite agricole français, pour avoir pendant des années défendu et promotionné les vignobles de Côte Rôtie et Viognier. Je rappelle simplement que ces deux vignobles font parti des fleurons de la viticulture française.

Alors Monsieur le Président et vous Mesdames les jurées, je le répète pensez-vous réellement que si mon client n'avait été qu'un gourmand, un glouton, un jouisseur, un chevalier de "*la gueule en pente*" un bâfreur, pensez-vous réellement qu'il aurait été honoré de la sorte par la République.

Certainement pas.

En conséquence je demande que cette accusation de péché de gourmandise soit



déboutée et qu'au contraire on porte cette philosophie du beau, du bon, au crédit de mon client.

On peut aussi voir en lui une certaine noblesse d'âme,

Il a toujours su éviter les relations conflictuelles et la proximité des personnes sans paroles, le rabaissement et l'humiliation, la soumission à un ordre imposé, la violence, les privations et les frustrations justifiées par des fables.

Pour ce faire il a dû développer une certaine discipline personnelle, sans ascèse, sans connaissance de soi, du monde et des autres.

Les fondations directes de la philosophie de vie de mon client ont été la curiosité et le goût pour l'existence d'une part, et d'autre part l'autonomie de pensée, le savoir et l'expérience du réel.

Monsieur le Président j'en terminerai avec une maxime d'un grand philosophe français Michel Onfray.

*« Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne, voilà, je crois, toute la morale »*

Monsieur le Président, Mesdames les jurées, Madame la procureure générale. Voilà c'est cet homme pour lequel je vous demande de définir l'avenir, cet homme de la Terre, avec ses imperfections, mais aussi avec un cœur, avec une âme. Il a profité de la vie sans faire de mal aux autres, ou bien était-ce inconsciemment.

Monsieur le Président vous dont on prétend que vous avez fait l'homme à votre image soyez clément avec votre double, pardonnez-lui et recevez-le chez vous.

Merci Maître le jury va se retirer et je vous ferai connaître le résultat de la délibération.

\*

Je me retrouve seul avec mon « bavard ».

Il m'a impressionné ce jeune, je pense qu'un jour il deviendra un ténor du barreau.

En quelques minutes il a trouvé les mots pour définir ce que moi-même je n'aurais pas pu faire.

Il ne s'est pas perdu dans des méandres oiseux. Il est allé à l'essentiel.

Nous conversons quelques minutes, mais je n'arrive pas à lui faire dire ce qu'il pense de la situation que déjà nous sommes rappelés dans la salle.

\*

Le Président, Dieu est debout. Finalement il n'est pas si grand que cela. On en a une fausse idée en bas.

Les jurées et la Procureure s'assoient.

Il prend la parole.

Je vais tenter de vous expliquer ce que peu d'hommes sur votre terre sont capables de comprendre, quoique certains de vos grands savants ont commencé et commencent à l'appréhender, des gens comme Albert Einstein, Hugh Everett, Max Planck, Louis de Broglie, Lemaitre, Stephen Hawkins et dernièrement Michio Kaku ont beaucoup travaillé sur le principe de la mécanique quantique qui dans la continuité de la théorie de la relativité vous aidera bientôt à comprendre le sens réel de l'existence et de l'immortalité.

Vous les humains vous pensez être fait de cette grande triade que vous appelez corps, âme, esprit et vous ne pensez qu'à ce que vous appelez votre mort, vous pensez disparaître.

Quoique depuis toujours certains d'entre vous ont pensé qu'il existait une vie après la mort pour ce que vous appelez l'âme. Les religions le prônent en précisant que suivant votre comportement pendant votre vie terrestre, cette âme monte au ciel pour une destination vers le Paradis, le Purgatoire, ou

l'Enfer. Tout cela est sans doute un peu prémonitoire et surtout quelque peu simpliste.

En fait lorsque votre enveloppe charnelle a terminé sa mission de support, vous êtes, avez été, et serez toujours une énergie informationnelle qui existe en deux endroits à la fois et en même temps. Elle existe donc dans deux lieux et deux états différents en communiquant instantanément par des sortes de "tunnels" que certains de vos grands physiciens ont appelé des "trous de ver" .

Cette énergie informationnelle dont vous êtes détenteurs, vous les humains, a été, est et sera. Lorsque votre enveloppe charnelle, ce récepteur, disparaît votre énergie informationnelle perdurera. Vous n'en prenez pas conscience mais elle continuera à exister dans une autre dimension puisqu'elle a toujours été. Certains sur terre commencent à entrevoir que l'espace-temps n'existe pas, ou tout du moins pas tel que vous le concevez. Certains revivent des situations qui datent de plusieurs années alors qu'ils

n'étaient pas encore au monde tel que vous le concevez. Cela s'appelle trébucher dans le temps ou rater une marche.

Le problème est que vous vous identifiez avec votre corps. Vous pensez que lorsque votre enveloppe charnelle disparaît votre conscience, votre énergie informationnelle disparaît aussi, mais votre corps n'est qu'un décodeur qui reçoit cette énergie comme ils reçoivent les signaux des satellites. Alors bien entendu les signaux continuent d'émettre même si le décodeur est caduc.

En fait, la conscience existe en dehors des contraintes de temps et d'espace. Elle est capable d'être n'importe où : dans le corps humain et à l'extérieur de celui-ci.

Donc vous l'avez bien compris je viens de vous expliquer le principe d'éternité.

Le paradoxe est que votre enveloppe charnelle est mortelle, mais que vous êtes aussi éternel.

En ce moment vous êtes avec nous devant ce tribunal, bien conscient, vos sens qu'ils soient visuels, olfactifs, gustatifs, tactiles, auditifs fonctionnent et pourtant votre corps est resté sur un lit d'hôpital, déclaré mort clinique.

Ce tribunal devant lequel vous êtes, est particulièrement tolérant, il comprend bien les besoins, les motivations des mortels à faire certaines choses qu'ils regretteront par la suite, mais s'ils le regrettent profondément nous sommes en face du « mea culpa » et nous ne pouvons que leur pardonner d'avoir été de chair et de sang sans avoir été avant tout d'âme et d'esprit.

Dans votre cas Cher Monsieur, et au regard du film votre vie, il est un fait que vous n'avez pas été parfait, il est un fait que certaines choses ont émergé de votre personnalité et qu'elles vous ont parfois portées préjudices, mais il est un fait aussi que vous avez fait de très bonnes actions J'ai entendu le récit de votre vie, nos jurées ont délibéré, je vais donc rendre mon jugement.

Mais tout d'abord je vais vous demander de repenser à certains de vos scientifiques qui intuitivement ont compris le sens de l'éternité. Stephen Hawking et ses mondes parallèles, ses multivers. Hugues Everett qui dès 1950 à Princeton affirmait que plusieurs mondes étaient réels mais n'interagissaient pas entre eux, il faisait état de superposition dans une infinie d'univers parallèles, il avait compris le principe d'éternité. Schrödinger et son paradoxe du chat, aussi.

Alors voilà Monsieur, vous allez vivre. Sous une autre forme dans un autre Univers, différemment. Vous ne vous souviendrez plus de votre expérience sur cette planète que vous appelez la terre et dans cet Univers que vous connaissez si peu.

Vous avez été, vous êtes et vous serez.

Soyez heureux Monsieur Sircuse et que je sois éternellement avec vous.



Les médecins sont déçus. Ma fille me tient la main, elle vient enfin de comprendre qu'elle avait un père, un peu tard peut-être. Adieu la terre. J'ai aimé cette vie.

\*

# DIEU

*Depuis que je t'ai vu, j'ai regardé le monde.*

*J'ai regardé la terre, j'ai vu qu'elle était ronde.*

*J'ai vu les animaux, j'ai regardé les hommes*

*J'ai senti le parfum des cerises et des pommes.*

*J'ai retrouvé des mots que j'avais oublié*

*Comme le mot amour, comme le mot aimer.*

*J'ai appris à chanter, j'ai appris à danser,*

*Ma vie est bouleversée, ma vie a bien changé.*

*J'ai accepté les hommes, ainsi que leurs penchants,*

*Car je sais qu'au fond d'eux, ils ne sont pas  
méchants.*

*J'ai vu des océans, j'ai vu des continents,  
Et les étoiles qui brillent, là-haut, au firmament  
Depuis que je t'ai vu, je comprends l'Univers  
Je comprends les saisons, je n'ai plus froid l'hiver.*

*Je comprends le soleil, je comprends les éclairs  
Je comprends les torrents ainsi que leurs eaux  
claires*

*J'accepte la différence, je prône la tolérance  
J'accepte l'incohérence, comme une récompense.*

*J'ai retrouvé la foi, j'ai retrouvé l'espoir  
J'ai retrouvé la joie et le sens du devoir  
Depuis que je t'ai vu, tu m'as ouvert les yeux  
Depuis que je t'ai vu, je te connais, DIEU*

